

# Asnières à Censier

Numéro 9 / mars 2017

« Humanités numériques »



De gauche à droite, au fond : Hannah Volland (*hvo*), Inge Orlowski (*ieo*), Elisabeth Huber (*eli*), Louison Cornu (*loc*), Elena Könitz (*eko*), Marie Luise Leppla-Weber (*mae*), Sarah Patsoh (*spa*), Amandine Levasseur (*ale*), Fenja Ostermann (*fos*), Melissa Fié (*meŧ*), Cécile Sanz (*ces*), Arthur Bricet (*art*), Laura Desnos (*lds*), Anaïs Aubry (*ana*), Emmeline Assemat (*eat*), Camille Chambinaud (*cch*).

Devant : Lisa Bonan (*lib*), Joëlle Gorno (*jog*), Léa Cassagnau (*lea*), Benoît Montaut (*bem*), Marion Jacquet (*mjd*) ; Absent(e)s de la photo : Niklas Gräser (*ngr*), Juliette Legait (*jlg*), et nos photographes : Johanna Dettmar-Grütttert (*JD*), Julia Zimmermann (*JZ*), Chloé Le Roy (*clr*).

## Edito

### Bienvenue !

Un vent de révolution numérique souffle sur les vieilles Humanités.

Les « Humanités numériques » ? Ce domaine de recherche né au tournant du nouveau millénaire, à la croisée entre les arts, les lettres, les sciences humaines et le numérique, apparaît d'emblée comme un paradoxe. Dur d'imaginer que les disciplines « poussiéreuses » que sont les prestigieuses Humanités quitteraient un jour leurs bibliothèques pour entrer en contact avec la surface lisse et chromée des tablettes. Depuis l'invention de l'écriture, les bibliothèques concentraient, ancrèrent le savoir dans le temps et dans l'espace ; on le pensait immuable ; il en devenait pesant à force de s'accumuler sur les rayons. Mais à l'ère du numérique, le savoir est désormais portable. Il en devient plus léger, plus dilué, plus dispersé. Le savoir se démocratise, tend à devenir un objet de consommation de masse immédiat et disponible – et par là, éphémère – que l'on consomme, zappe et jette.

Le terme d'« Humanités numériques » évoque des imaginaires contradictoires. Le matériel y rejoint l'immatériel, les sciences « dures » s'y mêlent aux sciences humaines, le vivant au virtuel. Se pose ainsi la question de l'enseignement, qui implique a priori la présence physique dans un même lieu, à un même endroit, d'un enseignant et d'élèves avec qui il interagit. Or le numérique chamboule cette conception traditionnelle de la pédagogie, à travers, d'une part, la déconstruction et la démultiplication de l'espace-temps, et, d'autre part, la désincarnation et la dématérialisation de l'enseignement ; enseignement qui se passe de plus en plus de l'interaction avec une autre conscience vivante. L'autodidacte directement exposé aux supports numériques n'est-il pas ainsi privé d'une instance de médiation critique, celle du professeur ?

*Léa Cassagnau*



## Qui suis-je ?

J'enseigne aujourd'hui au sein du département d'études germaniques à la Sorbonne Nouvelle Paris 3. Pourtant l'allemand n'était à l'origine pas ma vocation première, mais plutôt une partie de mon identité... *qui suis-je ?*

Né d'une mère allemande et d'un père français, j'ai grandi principalement en France, tout en conservant un lien avec l'Allemagne, mes grands-parents et de la famille résidant en Rhénanie. L'allemand fut ma première langue, mais je devins très rapidement bilingue.

Lors de ma scolarité, je fréquente le lycée international de Saint-Germain en Laye et j'obtiens mon bac option international allemand. Je poursuis ensuite des études d'économie, après avoir intégré l'ENS, tout en validant à distance une licence d'allemand à Nanterre. Après l'obtention de mes licences, j'hésite à poursuivre en économie : attiré par

l'épistémologie de l'économie et par l'histoire de la pensée économique, mon tuteur de l'ENS me met en garde car il a peur que ce soit une « voix de garage ».

Je m'inscris finalement en maîtrise d'études germaniques à Nanterre – en étant parallèlement toujours scolarisé à l'ENS – et je pars en ERASMUS à Berlin, où je suis des cours à la Freie Universität et au Centre Marc Bloch. Ma maîtrise d'allemand portait tout de même sur un sujet plutôt économique : la « Treuhandanstalt ». Je passai ensuite l'agrégation d'allemand à mon retour, en écrivant cette-fois-ci sur les exilés germanophones au Canada (à Paris 8). Je laissai donc définitivement l'économie au second plan, même si par la suite j'allais être amené à enseigner l'économie et l'histoire économique en LEA à Paris 3.

Je repars à Berlin pour effectuer mon Service National à l'ambassade de France. L'année d'après, je m'envole vers le continent américain, où je deviens lecteur d'allemand à l'université de Berkeley en Californie. Je ne me suis jamais senti aussi bien qu'en tant que franco-allemand à l'étranger, et je serais volontiers resté en Amérique du Nord, mais ma thèse à Paris m'attendait. Je rentre alors en France, où je me sens aussi très bien, et deviens docteur en études germaniques.

*Que représente pour vous le franco-allemand ?* Ayant beaucoup baigné dans l'autocélébration du franco-allemand, j'ai plutôt souhaité m'en *décentrer*. Autrement dit, le fait d'être franco-allemand m'a donné très envie de *triangler* cette identité, c'est-à-dire d'aller voir ailleurs. C'est pour ça que je suis parti aux Etats-Unis, puis au Canada par la suite.

Selon moi, le franco-allemand est d'autant plus intéressant lorsqu'on arrive à le transposer à un autre niveau. On a d'ailleurs eu l'occasion d'avoir ces discussions au sein du département : ainsi, Jürgen Ritte avait, me semble-t-il, été invité à Chypre parce que les Chypriotes turcs et les Chypriotes grecs sont très intéressés par la réconciliation des « ennemis héréditaires » et souhaitent s'inspirer de cette amitié franco-allemande pour mieux comprendre leur propre conflit et les éventuelles issues possibles.

*Une anecdote pour finir ?* Bien que je ne sois pas un grand adepte du football, je me souviens encore de la Coupe du monde de 1982, qui fut loin d'être un événement sans importance au sein d'une famille franco-allemande. Le joueur allemand Schumacher était rentré dans le français Battiston et avait « privé » la France de la victoire. Cet incident faisait resurgir quelques vieilles tensions : d'un côté mes grands-parents français avaient certainement eu du mal à accepter que leur fils épouse une Allemande (mon grand-père avait fait la courte guerre en 1940), de l'autre, mes grands-parents allemands ont toujours eu une certaine méfiance vis-à-vis de la France, ainsi qu'une forme de sentiment de supériorité : l'Allemagne fonctionne toujours bien, contrairement à la France ! (Il rit) C'est possible que ça ait éveillé ma curiosité et influé sur ma manière de faire des études germaniques...

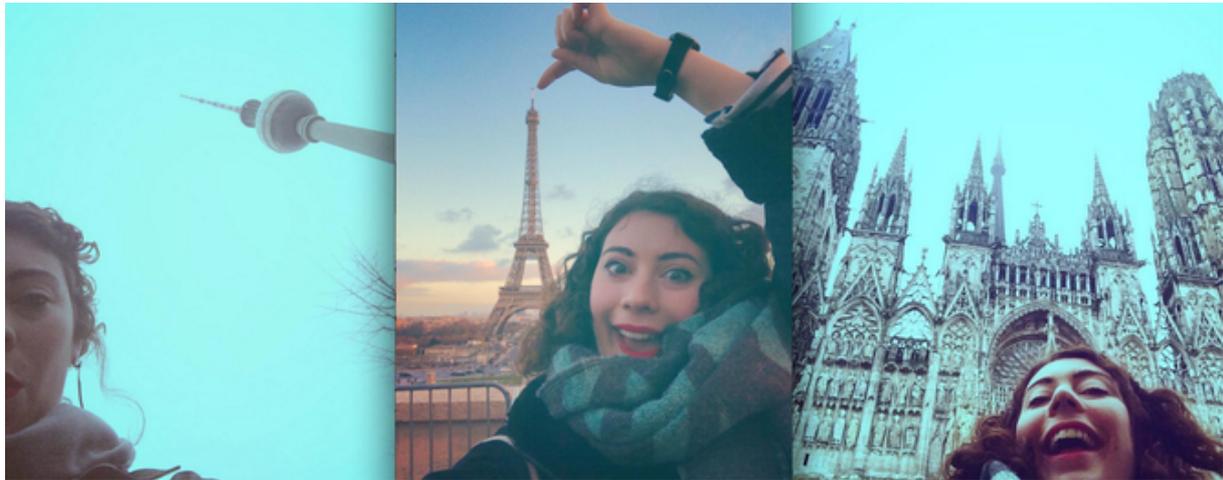
Qui suis-je ?

*Propos recueillis par lib*

## Lettres de ...

### Lettre de Berlin

J'ai trois maisons. Mes parents ne sont pas divorcés. Je ne suis pas riche. Mais je vis entre ces trois villes : Berlin, Paris et Rouen. Ma double vie de travailleuse le jour, étudiante le soir est un casse-tête à expliquer pour les personnes qui me rencontrent pour la première fois.



«Tu viens d'où ? Tu fais quoi dans la vie ?». Je ris toujours doucement lorsqu'une personne me pose ces deux questions. Sachant qu'il faut que je sois claire et concise, je prends toujours une longue inspiration avant de me lancer.

Originaire d'un petit village de Normandie, cela fait désormais 2 ans que j'habite à Berlin. Autrefois en Erasmus pour un an, j'avais aussi effectué un stage en parallèle de mes études qui se déroulait chez Märchenland, Centre Culturel allemand du Conte. Trouvé par hasard, aujourd'hui transformé en CDD, ma mission actuelle consiste à organiser un festival de Conte franco-allemand en Alsace et en Bade-Württemberg.

Mais ce n'est pas fini. À côté de cela, je suis aussi étudiante en Master 1 études germaniques et interculturelles à la Sorbonne Nouvelle à Paris, je visite un cours par semaine à la Freie Universität et je réalise les examens prévus en fin de semestre à Paris. Vous l'aurez compris. Je suis donc travailleuse dans un pays, étudiante dans un autre. Bref, un alien pour pas mal de gens, et ce notamment pour l'assurance maladie, pour le Steuerberater de mon travail et parfois aussi pour l'organisation de la fac. Outre les difficultés pour trouver un équilibre entre les études, le travail et le quotidien, je ne me suis en réalité jamais sentie aussi à l'aise dans ma vie, dans ma ville et dans le travail que je fournis.

Berlin, le coup de foudre, la ville où tout est possible. Grâce à elle, je suis devenue quelqu'un de très sociable.

Je danse, pour ne pas oublier mon sujet de Master sur la scène techno. Je chante, le plus souvent chez moi parce que nous avons créé entre amis notre propre chorale.

Je parle, parce qu'en colocation avec un allemand et un anglais, les cours de langues sont compris dans le prix du loyer.

Et enfin, je travaille. Je profite de la chance de pouvoir acquérir des compétences professionnelles sans pour autant sonner l'arrêt de mes études.

Je profite des possibilités de Berlin en ayant des revenus stables et des dépenses en dessous de mes camarades parisiens.

Ainsi, mon travail et ma place de seule francophone au sein de l'équipe me donnent une grande liberté mais aussi beaucoup de responsabilités que très peu de gens de 21 ans se verraient offrir. L'organisation suivie de A à Z, j'écris les dossiers de subventions, prends contact avec nos interlocuteurs, rédige le site internet, les documents de presse et les programmations. Bien sûr, je ne m'arrête pas là. Comme le centre organise plusieurs autres événements, j'ai aussi mon rôle dans d'autres festivals et d'autres projets : Les 27. Berliner Märchentage qui m'ont fait voyager dans tout Berlin, la remise du Goldene Erbse à l'Hotel Adlon où j'ai pu rencontrer quelques personnalités importantes et le projet « Märchen überwinden Grenzen » qui propose chaque mercredi des heures de contes destinés aux enfants des centres pour réfugiés de la ville dans l'optique d'un apprentissage de l'allemand par le conte.



17 juin 2016 : Lecture du Petit Prince par le comédien Lionel Cecilio dans la salle du Vaisseau à Strasbourg pendant le 2ème festival du Conte franco-allemand.

Mes excursions dans Berlin, en Alsace, au Bade-Württemberg, ajoutés à mes allers-retours lors des périodes d'examens à Paris et de mes visites express dans ma famille, me font réaliser que je n'ai jamais été aussi mobile qu'aujourd'hui.

Cette mobilité m'a fait perdre mes repères et m'en a créé de nouveaux. Cette mobilité, c'est ma force. Je suis donc le fruit d'un mix étrange. Une « française à Berlin » qui fait tant parler les journaux et sourire mes amis. Il paraît que je fais des choses « à l'allemande » et d'autres « à la française » mais je m'en rends seulement compte lorsque je voyage d'une ville à l'autre. Je mange bizarrement, je m'habille bizarrement, je parle bizarrement. Je ne peux pas attendre Gilles Bouleau pour tremper mon pain noir dans mes œufs à la coque. Je me ballade avec mon club-mate dans mon sac à dos mais jamais je n'oublis mon rouge à lèvres et mes cigarettes. Je parle constamment allemand depuis 2 ans mais j'ai toujours cet accent français

qui prend le dessus. Quand je rentre en France, il y a ce petit accent allemand qui me reste dans les oreilles. Et quand je rentre en Normandie, je n'échappe pas à « Ça va ti toi ? Où qu'il est ton accent normand là ? ». Bien sûr, j'exagère. Mais chassez le naturel, il revient au galop. Mes expressions seront de retour après quelques heures. Je m'amuse d'être ni normande, ni française, ni allemande et ainsi de ne pas pouvoir choisir mon camp pendant les grandes coupes de football. Je m'amuse à faire des montages bidons pour faire marrer les copains expatriés.



Montage : Club Maïté, allégorie d'une identité franco-allemande.

Mes « études germaniques et interculturelles » ne savent pas si bien se prêter à mon environnement.

Je suis certaine que si je réussis à allier les deux pays et mes deux situations, ce n'est pas seulement grâce à mes efforts, c'est surtout grâce à mes supérieurs qui accordent de l'importance à mes études et discutent avec moi de l'arrangement de mon emploi du temps. D'un autre côté, aussi grâce aux professeurs de mon université tout aussi conciliants, mes amis bien assidus dans l'envoi de leurs notes de cours et mon amie Joelle toujours aussi accueillante, tout comme si j'étais la seconde colocataire de son appartement.

Avec beaucoup de motivation, un peu de culot, un minimum de confiance en soi, j'ai pu réunir tout mes souhaits en une année scolaire, encore faut-il ne pas baisser les bras. Alors, rendez-vous à la frontière pour le prochain festival du conte franco-allemand, rendez-vous dans les couloirs de la fac pour les prochains examens ou rendez-vous pour le prochain concert de ma chorale entre les non-murs de ma nouvelle vie.

- Le site internet de Märchenland : <http://www.maerchenland-ev.de/>
- Le blog de Märchenland : <http://xn--mrchenland-q5a.de/WP/>
- Le festival du Conte franco-allemand : [http://www.maerchenland-ev.de/veranstaltungen/deutsch-frz-festival\\_fr.html](http://www.maerchenland-ev.de/veranstaltungen/deutsch-frz-festival_fr.html)

Noémie Jobard

## Lettre de Ostfildern

Dès mon premier cours en quatrième, j'ai su que je voulais être professeur d'allemand, alors j'ai fait une licence d'allemand à Paris 3. Dès que j'ai entendu parler du programme d'assistantat en troisième, j'ai su que je voulais le faire, alors j'ai posé ma candidature. Et me voici affectée pour huit mois en tant qu'assistante de français dans un Gymnasium de Ostfildern, au sud de Stuttgart.

Voici donc maintenant plus de deux mois que je suis arrivée dans la banlieue de Stuttgart. Moi qui voulais du changement, je ne suis pas déçue ! En France, pour aller travailler, je ne vois que des trains et des gens moroses ; ici, à Ostfildern, je vois des montagnes, des champs, des poules et des moutons. À Paris, nous sommes contents lorsqu'il neige au moins une fois dans l'année ; ici, à Ostfildern, les premiers flocons tombent début octobre. À la fac, tous les matins, j'allais acheter mon croissant ; ici, à Ostfildern, on m'offre le croissant parce que je suis « la française qui est passée dans le journal ». En région parisienne, mon quotidien, c'est métro-boulot-dodo ; ici, à Ostfildern, c'est un petit peu de travail, mais surtout des visites, des rencontres, des découvertes et des redécouvertes !





Puisque cette région, je la connaissais déjà un peu, et je ne l'ai donc pas choisie par hasard : je sais qu'il y fait bon vivre, je sais que les gens y sont souriants et accueillants, je sais que les paysages y sont beaux, je sais que la culture y est riche. Je sais que je m'y sens bien, tout simplement. Et en effet, même pas une semaine après mon arrivée, la nouvelle Céline était déjà en route : moins nerveuse, moins stressée, moins de problèmes de santé. Depuis que je suis ici, je vis comme jamais je n'ai vécu. Même si mes amis me manquent.

Heureusement, je les revois à travers les souvenirs auxquels les cours me renvoient. Pour faire étudier le gérondif aux élèves de la dixième classe, rien de mieux que « En chantant » de M. Sardou ; et alors, je me revoie écouter en quatrième « 99 Luftballons », ma première chanson allemande. En classe de sixième, où je joue les dialogues avec la professeur de français ; et alors, je me souviens du premier dialogue que j'ai appris « Hallo. Ich bin Lena. Das Mädchen hier ist meine Schwester – Ich bin Lisa. Und wir sind beide 14. ». En classe de K1, lorsque je vais toute seule dans une salle avec un petit groupe d'élève ; et alors, je revois toutes les assistantes que j'ai eu au lycée, qui m'ont donné envie de partir, moi aussi, un jour, et à qui je dois donc en partie de vivre

apporter ma culture française aux élèves allemands, et à qui je dois donc en partie de vivre cette merveilleuse aventure.

Oui, pouvoir aller au Cannstatter-Volkfest (la fête de la bière de Stuttgart), faire la tournée des marchés de Noël souabes, retourner à Kirchheim / Teck, première ville allemande où j'ai été, manger des bretzels et boire de l'Apfelschorle, demander à un élève de 11 ans de ranger son doudou dans son sac pour que l'on puisse travailler, partir à la recherche du mur de la salle de classe manquant, donner un petit bout de France et recevoir un gros bout d'Allemagne en échange, participer, d'une toute petite pierre à la grande amitié franco- allemande, c'est une merveilleuse aventure.

C'est ce que j'attendais, et c'est ce que j'ai !

Céline

## Sur le vif

### Journalisme web



Consectetur adipiscing elit. Inscite autem medicinae et gubernationis ultimum cum ultimo sapientiae comparatur.

### Places



Mihi quidem Antiochum, quem audis, satis belle videris attendere. Hanc igitur quoque transfer in animum dirigentes

### People



Tamen a proposito, inquam, aberramus. Non igitur potestis voluptate omnia dirigentes aut tueri aut retinere virtutem.

## Être journaliste web au Maroc

Conférence sur les conditions de travail pour les journalistes d'investigation en ligne,  
26 octobre 2016



Hicham Mansouri et Abdessamad Ait Aicha

**Hicham Mansouri et Abdessamad Ait Aicha ont participé au débat sur les conditions de travail des journalistes d'investigation en ligne au Maroc, animé par le master franco-allemand de journalisme de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3.**

Hicham Mansouri est diplômé de l'institut supérieur de l'information et de la communication de Rabat et a été condamné à la prison pour son article sur l'import de déchets industriels toxiques provenant d'Italie. Abdessamad Ait Aicha (Samad Iach) est lui aussi journaliste d'investigation, engagé dans la défense de la liberté de presse des journalistes d'investigation au Maroc. Tous les deux sont poursuivis pour « atteinte à la sûreté de l'État » et « atteinte à la loyauté des citoyens aux institutions constitutionnelles ». Leur procès, ainsi que celui de cinq autres défenseurs des droits humains au Maroc a été reporté au 25 janvier 2017.

### **Les conditions de travail pour les journalistes au Maroc**

Aujourd'hui, internet et les réseaux sociaux en général sont à la fois une opportunité mais aussi une contrainte, car tout le monde y a accès. Ces outils sont d'autant plus importants dans les pays où la liberté de presse est limitée comme au Maroc. Il s'agit donc de repenser la production ; pour trouver l'information la plus intéressante et la plus percutante, et surtout l'information vérifiée nécessite un grand travail de veille .

### **Internet, un outil de diffusion et de protection ?**

Au Maroc, il existe différents moyens pour protéger son identité en ligne de la surveillance importante de l'État, mais il n'y a pas de protection totale. Le gouvernement utilise des logiciels de collecte massive d'informations, et donne aujourd'hui des conseils aux pays démocratiques concernant la surveillance numérique. Cela montre l'ambivalence de l'usage d'internet : c'est l'outil de diffusion principale mais aussi le principal moyen de traquer les journalistes. La question du financement est un autre problème : le journaliste est rarement rémunéré puisqu'il ne répond à aucune commande. On peut alors parler de journalisme engagé, qui ne se conçoit pas comme un travail mais comme un outil de dénonciation citoyenne.

## **Utilisation de procédés douteux pour condamner les journalistes**

Les condamnations et les attaques des journalistes d'investigation au Maroc se font toujours de façon indirecte et en invoquant des motifs erronés car le Maroc ne veut pas apparaître comme un régime dictatorial pour le monde extérieur.

### **Quels outils pour travailler sur internet?**

Le but de cette conférence était de témoigner des conditions de travail des journalistes d'investigation au Maroc, de donner des pistes concernant une utilisation professionnelle d'internet pour mener des investigations mais aussi trouver des informations, sans pour autant avoir recours au dark ou au deep web. Le risque de ces derniers est de tomber dans l'illégalité, la frontière entre légal et illégal étant beaucoup plus fine, beaucoup plus facile à franchir sur internet.

Voici donc quelques exemples des sites proposés par Samad lach :

- Keepr : moteur de recherche pour chercher tous les articles publiés sur twitter ;
- Fotoforensics : outil comparateur de photographie pour pouvoir en vérifier l'authenticité ;
- Tutanota : permet de chiffrer toutes les données sur l'ordinateur, mais aussi les échanges d'emails

**Hicham Mansouri et Samad lach espèrent pouvoir retourner au Maroc et continuer leur travail, sans avoir à le faire dans la crainte et la menace constante.**

**Pour les soutenir, une pétition #Justice4Morocco circule en ligne.**

**Vous pouvez retrouver l'article concernant cette conférence sur le site de [Berlin sur Seine](#).**

## Le silence sacré du quotidien

Vernissage de la peintre Andrea Szatmary, alumni du département d'Etudes germaniques

C'était un jeudi soir, le 10 novembre 2016, il pleuvait mais aussitôt entrées dans la salle de l'exposition « Après tout », à la maison de l'Argentine sur le campus de la Cité Universitaire, nous nous sommes senties comme à la maison.



Andrea Szatmary, l'artiste, est une femme chaleureuse et accueillante, pleine de vie. Née en 1966 à Bratislava, elle quitte la Slovaquie avec sa famille, alors qu'elle n'a que trois ans, pour s'installer à Buenos Aires en Argentine. Elle y fait ses études à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de 1984 à 1988. Puis, elle déménagera à Berlin pour approfondir ses connaissances à l'École supérieure des Beaux-Arts (Hochschule der Künste) et organiser des expositions en travaillant avec des artistes. Enfin elle décide de s'installer en France pour recommencer une nouvelle vie.

Depuis 2011, elle vit donc à Paris. En 2014, elle décroche la Licence d'Etudes germaniques à la Sorbonne Nouvelle Paris 3. Aujourd'hui, Andrea Szatmary enseigne l'allemand dans une école privée. Sur le plan artistique, elle s'est créé son propre univers. Cet univers, on le ressent tout de suite quand on voit ses tableaux. Une certaine sensation d'intimité qu'on peut aussi avoir chez soi à la maison. C'est une véritable citoyenne du monde que nous avons rencontrée, qui circule entre plusieurs langues : l'allemand, le français, l'espagnol et l'anglais. C'est précisément là, entre les mondes, qu'elle se sent le mieux.

Ses tableaux sont figuratifs, ils représentent surtout des objets et des meubles. Plus précisément des canapés, des matelas, des fauteuils et aussi une baignoire. Des objets confortables que l'on associe avec des bons souvenirs, des objets du quotidien et des meubles qui nous invitent à nous asseoir et à nous sentir bien et à l'aise. Déjà sur l'invitation, une image du tableau « Matelas ». Elle ne s'est représentée elle-même que sur un seul portrait qui accompagne les autres tableaux. Sinon, elle ne fait pas d'autoportraits, ils ne font pas partie

de son travail. Les portraits ne l'intéressent pas, car elle est fascinée plutôt par les traces que les gens laissent dans les endroits qu'ils ont habités. Un autre tableau porte le titre « Schwarzes Kleid » (« robe noire »), et cette robe là, elle l'a. Le tableau les plus abstraits s'appellent « Pierre ». Comme elle disait pendant la représentation: „Pas 'pierre' comme Jean-Pierre le prénom, pierre comme la pierre.“

Andrea Szatmary, femme inclassable, sait toujours où trouver une place dans la société; mais c'est surtout dans l'art, au-delà des frontières, qu'elle est chez elle.

*JZ*

Pour aller plus loin :

- Le site d'[Andrea Szatmary](#)





## Voyage à Weimar

A l'occasion des Rendez-vous historiques, une délégation étudiante de l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 s'est rendue à Weimar, encadrée par Julien Beaufiles, ATER au département d'études germaniques de l'Université Sorbonne Nouvelle. Cette délégation fut composée de Romain Bougourd (Master 1 en Etudes germaniques), Hugo Trévisan (L3 double licence science du langage - allemand), Cécile Poulot (doctorante en études germaniques), Marion Guibourgeau (Master 2 en études germaniques) et Amandine Levasseur (L3 études franco-allemandes).

Notre objectif était de discuter de l'Aufklärung en Allemagne, en France et en Pologne. Notre groupe a fait une présentation sur Lessing et son oeuvre *Nathan le Sage*. Le groupe polonais nous a parlé de Voltaire et le groupe allemand de la constitution polonaise de 1791. Ce travail fut accompagné de conférences et de débats. Nous avons notamment pu discuter autour du thème "Que sont les Lumières aujourd'hui?". Ce fut très intéressant d'échanger sur nos différentes façons d'interpréter la place de la philosophie des Lumières aujourd'hui.

Nous en avons profité aussi pour faire un peu de tourisme, en visitant les villes de Léna et de Weimar où nous avons vu la maison de Goethe. Ce fut pour nous l'occasion de créer des liens avec les étudiants allemands et polonais. Nous avons fait de belles rencontres, qu'il s'agisse des filles de prépa (Lycée Claude Monet) qui nous ont accompagnés lors de ce voyage et avec qui nous avons partagé de bons moments en français, ou de la délégation allemande qui s'est pliée en quatre pour nous mettre à l'aise, et nous avons appris également beaucoup de choses des Polonais.

*ale, jog*

## Ecrire: ouvrir les frontières

### mil avec Lettres d'Europe et d'Ailleurs (23/11/16)

La Maison Internationale des Littératures (mil), un projet issu de l'UFR LLCSE, a organisé pour la deuxième année consécutive une journée d'étude en partenariat avec le Festival « Lettres d'Europe et d'Ailleurs ». Le mercredi 23 novembre 2016, la mil proposait plusieurs ateliers, conférences et débats sur le thème de la frontière avec les écrivains Velibor Čolić Florina Illis, Katja Petrowskaja et Radu Vancu.



Tiphaine Samoyault et Velibor Colic © Eugenio Prieto pour Sorbonne Nouvelle

10h - 12h, campus Censier : **Atelier de traduction avec Katja Petrowskaja** proposé par le département d'Etudes Germaniques. Parallèlement, un **atelier de Traduction avec Radu Vancu** a été organisé par le département d'Etudes Italiennes et Roumaines au Centre Bièvres (qui a également accueilli **Florina Illis** le lendemain, le 24 novembre).



Katja Petrowskaja © Eugenio Prieto pour la Sorbonne Nouvelle

Pour les germanistes, la journée a commencé sur le campus de Censier avec un atelier de traduction sur le roman de Katja Petrowskaja *Peut-être Esther* (Seuil, 2015) en présence de l'écrivaine. Préparé par les étudiants du Master EGISAM en cours de traductologie avec Madame Lauterwein, l'atelier accueillait également Elisabeth Horem, écrivaine suisse (dernier livre paru : *La mer des ténèbres*, 2015), et la traductrice et éditrice Nicole Bary. Dans le public, des professeurs, des étudiants de la Sorbonne Nouvelle Paris 3. L'objectif était de comprendre le chemin du traducteur,

passer d'une langue à l'autre mais aussi d'en apprendre plus sur le livre de Katja Petrowskaja et sur les frontières entre auteur et traducteur.

Nous avons consacré une grande partie des deux heures à discuter, à apprendre et à comprendre ce qu'il fallait changer dans telle ou telle proposition, et plus globalement ce qu'il faut éviter ou privilégier lorsqu'on traduit un texte de l'allemand. Il était intéressant de pouvoir faire ce travail de passeur entre deux langues en présence de l'auteure à laquelle on pouvait directement poser des questions, demander des précisions sur le sens des mots qu'elle avait employés. Tous pouvaient participer, la parole était libre et les réflexions enrichissantes.

14h – 16h **Conférences sur les Littératures hétérolingues avec Myriam Suchet** (« De l'imaginaire hétérolingue à l'indisciplinarité ») et **Iulia-Karin Patrut** (« Literatur und Interkulturalität »).

Durant l'après-midi, un panel intitulé "Littératures hétérolingues" s'est déroulé à la Maison de la Recherche de la Sorbonne Nouvelle Paris 3, rue des Irlandais.

Myriam Suchet, maîtresse de conférences à la Sorbonne Nouvelle Paris 3, a commencé avec une présentation dynamique et participative sur l'Imaginaire hétérolingue et l'indisciplinarité. Elle a présenté ses travaux de recherche, tels qu'Indiscipline (2016), Imaginaire Hétérolingue (2014), ainsi que ceux de collègues français ou québécois. Elle joue avec la transparence des frontières de la langue dans la littérature et les outils de séparation entre différents idiomes. En faisant participer le public à des exercices de lecture peu ordinaires, elle invite à désapprendre la langue pour que les frontières linguistiques s'effacent à la faveur d'un, comme elle dit, « continuum ». Jouer des outils de langage est une forme d'indisciplinarité et un moyen de réinventer la langue de la littérature comme de la recherche universitaire.

Germanophone d'origine roumaine, Iulia-Karin Patrut, professeure de germanistique à l'Université de Flensburg, a parlé des transferts culturels dans la littérature germanophone. Elle a évoqué les phénomènes d'hybridation et la notion de littérature postcoloniale en Allemagne, jouant avec les frontières physiques et linguistiques. Dans ce contexte elle a confronté ces nouvelles discussions à Goethe et à sa volonté d'internationaliser la littérature dans une « Weltliteratur ».



Florina Illis, Radu Vancu, Tiphaine Samoyault, Velibor Colic, Katja Petrowskaja et sa traductrice © Eugenio Prieto pour la Sorbonne Nouvelle

16h- 18h **Lecture- débat** animée par **Tiphaine Samoyault, avec Velibor Čolić,, Katja Petrowskaja, Florina Illis et Radu Vancu** : Quelles sont les frontières rencontrées dans l'écriture ?

Ces deux heures, ponctuées de lectures d'écrivains et de débats intenses, ont été animées par Tiphaine Samoyault, auteure de nombreux livres, récits et essais (dernier titre paru : Roland Barthes, Seuil, 2015). Elle enseigne également la théorie de la traduction et de la littérature comparée à la Sorbonne Nouvelle et co-dirige la revue littéraire en ligne « En attendant Nadeau ».

Pour Velibor Čolić, la frontière à abattre pourrait-être celle de la langue. L'écrivain bosniaque a écrit une dizaine de livres en français depuis son arrivée en France après avoir déserté l'armée de son pays. Son dernier livre, très percutant, se nomme Manuel d'exil (comment réussir son exil en trente-cinq leçons), Gallimard, 2016). Ce roman autobiographique tragicomique répond notamment aux questions importantes que se pose un réfugié en arrivant en France : « Comment faire ses courses ? » ou « Comment prendre le métro gratuitement ? ». Velibor Čolić affirme : « La plus grande des différences de l'étranger, partout, y compris chez soi, c'est d'avoir un accent. La seule frontière que je ne pourrais jamais franchir, c'est l'accent. » Mais il poursuit : « Plus j'écris en français, plus je me sens yougoslave. Plus j'écris en français, plus je peux dire des choses intimes. »

Egalement écrivaine allophone, Katja Petrowskaja a grandi en Union Soviétique et vit aujourd'hui à Berlin avec sa famille. Elle écrit en allemand. Elle a consacré de nombreuses années à la reconstitution de son histoire familiale juive aux origines austro-hongroises, polonaises et russes, très touchée par les dictatures successives et les événements du 20e siècle. Ces recherches ont abouti au roman Vielleicht Esther, publié en 2014. On voit alors la capacité de la littérature à exprimer des émotions profondes. Pourtant, pour Katja Petrowskaja, « l'allemand ne peut pas tout parler. » Il s'agit cependant pour elle de « rétablir l'innocence de la langue allemande ». Une langue peut être le témoin des pires discours, mais aussi elle peut en même temps contribuer à la plus belle des littératures et produire les plus beaux textes de paix. Elle ajoute: « Ma propre langue a aussi produit les plus belles choses et les plus tristes. »

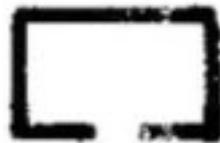


Florina Illis © Eugenio Prieto pour Sorbonne Nouvelle

La frontière n'est pas seulement politique, géographique ou linguistique : elle peut aussi être psychologique. Pour les écrivains roumains Florina Illis et Radu Vancu, écrire dans la langue roumaine est important, car le pays a souvent été sous influence, et il a fallu se battre pour sauver cette identité linguistique dans ce qu'elle a de plus poétique et de plus intime. Florina Illis a fait ses études à la faculté de lettres de l'université de Cluj. Aujourd'hui docteur en philologie, enseignant également le japonais, elle se place parmi les jeunes écrivains qui marquent la littérature roumaine contemporaine. Son roman fleuve sans ponctuation

La Croisade des enfants apparaît comme une œuvre majeure, un témoignage touchant sur l'histoire contemporaine de la Roumanie. Le dernier intervenant, Radu Vancu, est un jeune poète roumain qui n'a pas encore été traduit en français. Il se définit comme étant un poète du quotidien, un poète « familier », un poète de l'intime. Il rappelle aussi qu'il est important de comprendre qu'en Roumanie, après des années marquées par une politique éditoriale communiste, le mot « intime » a une connotation assez péjorative. Il faut donc un certain courage pour s'aventurer au-delà des frontières de la convention. La mort représente une frontière, entre nous et la personne décédée que l'on aimait. L'écrivain peut-il abolir cette frontière ?

*cch, ces, clr*



maison internationale  
des littératures

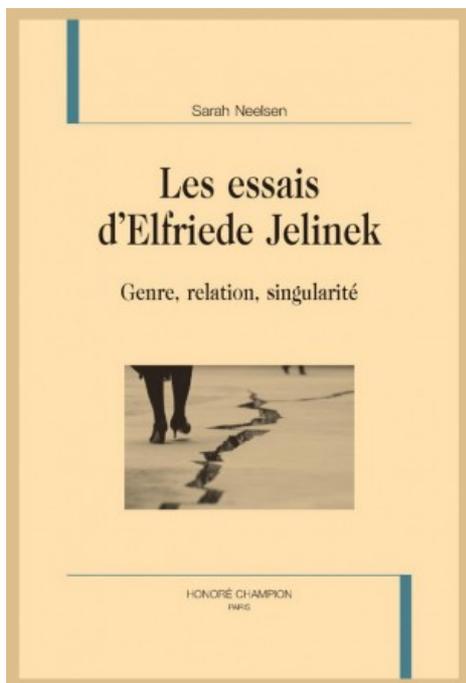
**DAAD** Deutscher Akademischer Austausch Dienst  
Office allemand d'échanges universitaires

## Les livres

- [Proust en Allemagne](#)
- [Post-croissance](#)
- [Les Essais de Jelinek](#)
- [Juvénilité allemande](#)

Sarah Neelsen, *Les essais d'Elfriede Jelinek. Genre, relation, singularité*. Paris : Honoré Champion 2016, 408 pages, 38 euros, ISBN 9782745330796.

## Les essais d'Elfriede Jelinek : contre l'obscurescence



**L'œuvre désormais largement commentée de l'Autrichienne Elfriede Jelinek (Prix Nobel de littérature en 2004) comporte une part moins connue. La rédaction de ses pièces et romans s'est accompagnée dès la fin des années 1960 d'une pratique de l'essai qui n'avait reçu jusqu'ici qu'une attention modérée de la critique, alors même qu'elle permet d'éclairer une œuvre souvent jugée difficile.**

Il y a tout juste cinquante ans, Jelinek publiait son premier paratexte, une courte notice autobiographique intitulée « sur moi » (über mich). C'était en 1967 et Jelinek, alors âgée de 21 ans, venait de publier un recueil de textes poétiques *Lisas Schatten* (L'ombre de Lisa). Au cours des quinze années qui la séparaient encore de son premier grand succès, le roman *La pianiste* daté de 1983 et adapté au cinéma en 2001 par Michael Haneke (trois fois primé à Cannes), l'auteur écrivit une trentaine d'autres commentaires de ses propres livres, tout en s'essayant parallèlement à la critique de romans policiers dans une chronique hebdomadaire de la revue *Extrablatt*.

Comme le montre l'ouvrage publié chez Honoré Champion, *Les essais d'Elfriede Jelinek*, (version remaniée d'une thèse en études germaniques récompensée en 2014 par le

Prix Pierre Grappin), ce n'est qu'au cours des années 1980 que Jelinek deviendra une contributrice régulière des grands titres de la presse germanophone et que commencera à se constituer un corpus véritablement « essayiste ».

## **Art et politique**

Sur quoi ces centaines de textes portaient-ils ? Les plus connus, sur la politique autrichienne, l'extrême-droite surtout, longtemps menée par Jörg Haider, gouverneur du Land de Carinthie, dont Jelinek suit l'ascension depuis les années 1980, jusqu'à son entrée au gouvernement fédéral en 1999. Elle écrit contre lui et ses acolytes des discours prononcés lors de manifestations, des pamphlets et des lettres ouvertes en soutien à des familles menacées d'expulsion. Mais elle commente aussi les petits faits de la vie publique qui témoignent selon elle de la résurgence d'une idéologie nationaliste, du retour d'un passé qu'on n'avait fait qu'enfouir. Ainsi d'un texte sur un patient d'hôpital psychiatrique, retrouvé étouffé dans son lit, un morceau de Brötchen dans la bouche. Récupération idéologique et raccourci insupportable diront certains, « terrorisme de la vertu » ont dit d'autres, et pourtant les faits se déroulent sur les lieux mêmes des crimes eugénistes commis pendant la Seconde guerre mondiale, parfois dans les mêmes bâtiments, dont rien, sinon ce petit texte, ne viendrait rappeler l'histoire.

On trouve aussi, en bien plus grand nombre que les textes politiques, des textes sur l'art. Car si Jelinek commence sa carrière d'essayiste par des textes sur elle et en défense de ses propres œuvres, elle s'en est progressivement éloignée pour commenter le travail d'autres écrivains, de plasticiens, d'hommes de théâtre, de musicien.ne.s, de réalisateurs. Conçus comme portraits isolés ou parfois destinés à intégrer une œuvre, ces textes montrent le réseau au sein duquel Jelinek s'est construite et font apparaître celles et ceux qui lui ont servi de repères ou avec lesquelles elle a dialogué. Ces textes se lisent aussi comme un témoignage d'époque, la mémoire d'une génération d'artistes et de leurs influences.

## **L'essai comme pratique**

Genre mal aimé des théoriciens de la littérature, l'essai est analysé ici comme une pratique. Non pas la mise en application d'une recette, d'un canevas que l'auteur aurait développé au fil des années pour satisfaire rapidement aux commandes les plus variées, mais une pratique qui conçoit des outils inédits pour s'appliquer à leur nouvel objet et ne servir qu'à lui. La périodisation systématisée en fin d'ouvrage par quelques tableaux et regroupements met à jour comment se tisse une pensée esthétique au travers de sujets qui sont souvent imposés à Jelinek mais dont elle se nourrit, auxquels elle confronte les questions qui l'occupent, parfois des années durant. Lire horizontalement un corpus fait pour la dispersion permet de suivre l'apparition d'une notion clef, son expérimentation, ses amendements et puis son abandon au profit d'une autre. Ainsi de la question du temps et de sa représentabilité, abordée par Jelinek dans des textes consacrés à des pratiques artistiques très différentes, celle de la réception d'une œuvre dans l'espace, et bien sûr celle de la possibilité de faire œuvre quand on naît femme. Les essais sont soumis à une analyse stylistique serrée, à la lumière de quelques motifs récurrents qui tous relèvent de l'envie de ne pas nommer, de ne pas figer par la dénomination.

Interrogée sur l'œuvre d'un autre, Jelinek commence le plus souvent par dire qu'elle ne sait pas, avant de contourner, dévier, éviter son sujet. Elle n'écrit donc jamais « sur », mais « avec » ou « à côté », parfois « autour » aussi, assumant pleinement le caractère secondaire de l'essai, non pas moins important que les « grands » genres, mais toujours dans la dépendance étroite d'un autre texte, d'une autre œuvre. Le livre se clôt sur l'examen de cette pratique

jelinekienne de l'essai en regard des théoricien.ne.s majeur.e.s de l'essai au 20 e siècle, en langue allemande (Adorno, Lukacs, Stanitzek) et française (Barthes, Marielle Macé).

Textes éphémères car liés à une fenêtre contextuelle souvent brève et rarement connue à l'étranger, les essais d'Elfriede Jelinek semblaient promis au même avenir que *Le Radeau de la Méduse*, ce tableau de Théodore Géricault, peint en 1818, dont les pigments s'obscurcissent avec le temps et qui pourrait bien finir entièrement noir. L'auteur, refusant les publications anthologiques en langue allemande, favorise en revanche leur appropriation au-delà des frontières autrichiennes, à condition d'une traduction ou d'une adaptation à leur nouveau contexte. C'est ce que nous voudrions tenter le mercredi 22 mars à la Maison Heinrich Heine à Paris au cours d'une lecture scénique de quelques textes, à quatre voix et un saxophone.

*Sarah Neelsen a obtenu son Doctorat en Études Germaniques à la Sorbonne Nouvelle. Elle a travaillé pendant dix ans sur l'oeuvre d'Elfriede Jelinek, à l'École Normale Supérieure de Lyon, en Autriche (Universität Wien) et au Royaume-Uni (Lancaster University).*

### **La méthode Jelinek...**

"A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Bertolt Brecht, la presse invite Elfriede Jelinek à participer à l'hommage médiatique, avec 99 autres femmes. Dans le texte qu'elle écrit alors, on peut constater que Jelinek ne parle pas seulement de Brecht mais ironise aussi la commande qui lui est passée en développant des métaphores sur le corps des femmes et la maternité. Cet exemple n'est pas un cas particulier.

Sarah Neelsen, dans l'ouvrage issu de sa thèse, *Les Essais d'Elfriede Jelinek*, démontre qu'il s'agit d'une méthode utilisée régulièrement par Jelinek dans ses prises de position diverses concernant notamment la politique, la musique, le cinéma, ou encore la justice : lors du procès de l'assassin Günter Lorenz en 1984, elle rédige un compte rendu d'audience pour le magazine *Der Wiener*. Les instances juridiques n'ont rien à voir avec le texte et l'analyse psychologique est uniquement le fait de Jelinek (ce qui lui a justement été reproché après). Sarah Neelsen utilise cet exemple pour montrer une nouvelle fois que Jelinek est dans l'interprétation, qu'elle part de cet individu pour développer des aspects propres à son œuvre littéraire et ses recherches esthétiques personnelles.

Dans l'analyse précise du corpus d'essais de Jelinek par Sarah Neelsen, un dernier point revient souvent Le fait que les essais font entendre une autre voix du Prix Nobel que ne le font ses romans ou ses pièces. Une voix plus singulière dans des textes transformés en chambre d'échos de la littérature, quand, pour la scène Jelinek fait s'entrechoquer surtout des discours médiatiques. Ce sont ces différents aspects que Sarah Neelsen a tenté de comprendre et d'analyser : rapprocher le lecteur ingénu des essais de Jelinek, de leur sens et double-sens. Les essais sont des textes publics et dans lesquels la figure de l'auteur se construit tout autant que dans les autres textes, simplement sur un autre mode. Ils ne donnent pas accès à la personne, ni à la sphère privée.

Dans d'autres exemples, on peut remarquer que la contradiction ne se départit pas de l'admiration. On se rappellera notamment des feuillets de Jelinek traduits sous le titre *Bataclan* (<http://www.vidy.ch/nathan>) qui mettent en perspective la pièce de Lessing Nathan le Sage (1779), dans la mise en scène de Nicolas Stemmann en septembre 2016 au théâtre de Vidy à Lausanne. Ces notes complémentaires ont la vocation de contredire et d'interroger le célèbre texte de Lessing sur la tolérance en le confrontant aux réactions européennes après les attentats terroristes au Bataclan (<http://elfriedejelinek.com/>)."

*ale*

## Post-croissance et renoncement inventif

Niko Paech, *Se libérer du superflu*, traduit par Gabriel Lombard, Rue de l'Echiquier, 2016



« Serions-nous capables de vivre autrement ? » Telle semble être la question principale posée dans le livre de l'économiste allemand Niko Paech, *Se libérer du superflu*, vers une économie de post-croissance, traduit vers le français par un alumni du Master journalisme franco-allemand, Gabriel Lombard. Ce livre se compose d'une préface, rédigée par Geneviève Azam, de six chapitres, d'un entretien avec Niko Paech (pour l'édition française) et d'une postface de Bruno Lhoste, directeur de la collection Initial(e)s DD qui publie les livres, pour le public francophone, de celles et ceux qui inventent le développement durable.

Dès la préface, le ton est donné : « La croissance économique, comme processus régulier, continu, auto-entretenu, appartient au passé, malgré les illusions de la croissance verte et dématérialisée et celles d'un surtout technologique. Les analyses et propositions contenues dans ce livre sont inspirées par la conscience d'un effondrement de nos sociétés et de leurs promesses. » Cet ouvrage montre avec clarté l'importance de changer ou modifier grand nombre des fonctionnements et comportements du monde actuel pour s'assurer de (mieux) vivre demain. Il y est question du saccage des ressources naturelles, du réchauffement climatique et de la croissance économique. Ce livre, au-delà de sa thèse, est très engagé sans pour autant être moralisateur. La sonnette d'alarme est tirée.

### **Une technologie verte n'épargne pas forcément nos ressources**

Niko Paech plaide pour une autre façon de vivre, sans le superflu que l'on trouve beaucoup en Occident. Il s'intéresse également aux nouvelles technologies : « Choisir des technologies toujours plus innovantes, toujours plus « vertes » même, c'est cultiver l'exploitation toujours plus forcenée de ces ressources. » (p.53) Au troisième chapitre de son ouvrage, l'auteur insiste sur l'impact écologique des innovations techniques et technologiques. Il explique que le lithium, présent dans des batteries et le coltan, présent dans des téléphones portables par exemple, sont des minerais très difficiles à extraire. Sans ces minerais, ces « terres rares », il

est strictement impossible de construire ce qui nous accompagne maintenant au quotidien, à savoir les smartphones, les ordinateurs, les écrans plats et autres objets technologiques.

### **Se servir de ses mains**

La question de l'éducation et de la formation des jeunes est largement posée, notamment dans le deuxième chapitre. Que peut-on apprendre aujourd'hui et comment ? Il est évident que l'on apprend plus de nos jours de la même manière qu'autrefois, car le numérique prend de plus en plus de place. Niko Paech dénonce alors le fait que les jeunes, aujourd'hui, malgré de grandes capacités de « réflexion et de communication » ne savent plus se servir de leurs mains, si ce n'est pour utiliser un smartphone ou une tablette tactile. Par ailleurs, l'une des conclusions polémiques qui suit cette affirmation dénonce le système éducatif « occidental » actuel : « Quoi de plus honteux pour un brillant philosophe ou mathématicien que de finir à la caisse de Lidl ? »(p.42)

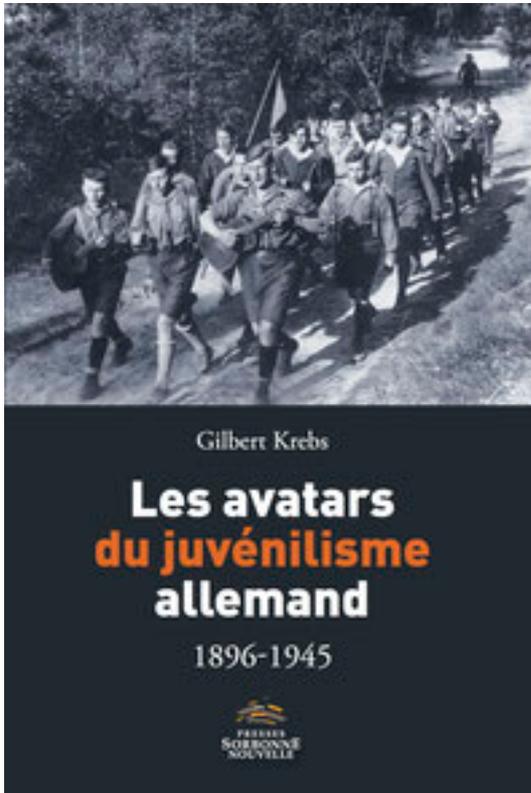
### **L'économie doit renouer avec ses responsabilités sociales**

La pensée de Niko Paech, explicitée de façon très claire, peut déplaire à certains : « La post-croissance n'engage pas à des actions supplémentaires, elle nous invite au renoncement inventif. » Un changement est encore possible. Paech formule de nombreuses propositions pour que nous puissions imaginer un renversement de la situation. Une économie de post-croissance vise la « responsabilité de l'agir économique ». Plutôt que d'ajouter toujours plus d'innovations, de modes de fonctionnement pour tenter de mieux vivre, la solution n'est-elle pas de se passer de ce qui est superflu ? « Acheter moins et s'organiser, échanger, consommer et produire ensemble pour « ré-encastrier l'économie dans le social ». Telle est l'une des solutions proposée dans cet ouvrage.

*clr*

## Juvenilisme allemand

Gilbert Krebs, **Les avatars du juvenilisme allemand (1896-1945)**, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2015



Gilbert Krebs, né en 1932, est professeur émérite de civilisation allemande à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3. Il a présenté son livre *Les Avatars du Juvenilisme Allemand 1896-1945* le 5 décembre 2016 à la maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris. L'auteur était accompagné de Gilbert Merlio, germaniste et professeur emérite à la Sorbonne-Paris IV.

Gilbert Krebs introduit le sujet en expliquant qu'au XVIIIème siècle on découvre l'enfance, un sujet qui mena à de nombreuses interrogations. A partir du XIXème c'est la jeunesse qui est découverte comme une catégorie à part, un stade intermédiaire entre l'enfance et l'âge adulte. Cette jeunesse va avoir une place importante au sein de la société allemande du XXème. Dès le début du siècle des organisations de jeunesse prolifèrent à l'initiative de l'État, des Églises ou d'autres forces sociales. Parallèlement apparaissent aussi des initiatives venant des jeunes eux-mêmes et les

premiers mouvements de jeunes émergent. L'auteur souhaite par son ouvrage retranscrire les différents avatars de ces mouvements de jeunes qu'il qualifie de « juvenilisme ». Il utilise ce terme pour définir ce mouvement social qu'on nomme en allemand « Jugendbewegung » et le justifie en le comparant au féminisme. Il distingue quatre périodes différentes entre 1896 et 1945, donc quatre « avatars » du juvenilisme allemand. Gilbert Krebs évoque dans son livre ces différentes périodes en expliquant le contexte, les mouvements prédominants et la situation de la jeunesse.

Le premier avatar est selon l'auteur la période sous Guillaume II. Durant cette période les mouvements spontanés se développent et prospèrent. Le mouvement prédominant fût le Wandervogel (oiseau migrateur) créé par Karl Fischer en 1901 dans un lycée berlinois. Il est une variante relativement anarchique de la Jugendbewegung (mouvement de jeunes). Il se situe dans le mouvement du pangermanisme sans être impérialiste ou militaire. En effet son objectif était uniquement de se créer un espace de liberté. Les membres organisaient pour cela des randonnées qui leur permettaient de s'évader et pendant lesquelles ils ne subissaient plus les contraintes de la société. Mais cette organisation est aussi caractérisée par d'innombrables crises et scissions. Elle reste cependant celle qui dominera au début du siècle et cela jusqu'en 1914.

La période de 1913-1918 représente un véritable tournant dans l'histoire du juvenilisme allemand et correspond au deuxième avatar. Gilbert Krebs mentionne la fête de la jeunesse qui se tint à Meissner les 11 et 12 octobre 1913 près de Kassel. Cette manifestation fut organisée par des étudiants à l'occasion du centième anniversaire de la bataille de Leipzig. Son objectif était de réformer divers aspects de la société allemande. Elle eut un réel impact

médiatique. Suite à cette fête, la Freideutsche Jugend (jeunesse libre allemande) émergea afin de représenter la nouvelle jeunesse. Sa création fut décidée pendant la fête de Meissner, mais elle apparut plus tard. En effet la Première Guerre Mondiale remit en cause cette nouvelle organisation qui eut ainsi du mal à se développer. La guerre eut donc un impact sur la Freideutsche Jugend mais elle bouleversa d'une manière générale les mouvements de jeunes. La plupart d'entre eux s'engagèrent dans l'armée, ce qui réduisit l'effectif des différentes organisations. La guerre eut aussi un impact sur la mentalité et les idéologies des jeunes.

Après la Première Guerre Mondiale arrive une génération plus intellectuelle notamment grâce à l'afflux des étudiants. La République de Weimar est selon Gilbert Krebs le troisième avatar. Cette période connut une certaine stabilité économique et politique. Entre 1923 et 1933 on assiste à la banalisation du culte de la jeunesse et à la valorisation du groupe de la « Bündische Jugend » (jeunesse ligueuse). Ceci est notamment dû à l'éclatement du mouvement de la Freideutsche Jugend (la jeunesse libre allemande) et du Wandervogel. Les principes éducatifs de ce nouveau groupe étaient des principes portant la trace de la Première guerre mondiale, il devient la référence suprême et réussit à survivre à l'arrivée du national-socialisme qui mit pourtant un terme à de nombreux groupes. En 1923 naît le « mouvement de jeunesse » de la NSDAP, la Hitlerjugend (jeunesse hitlérienne), l'organisation de jeunesse officielle du parti. Cela aura un fort impact sur le jvénilisme.

Le quatrième avatar correspond à la période du IIIème Reich. A partir de 1933 la Hitlerjugend devient la Jeunesse d'État et petit à petit tous les mouvements libres sont interdits. Face à la persécution du régime, de nombreux groupes d'opposition et de résistance se formèrent. Gilbert Krebs rappelle notamment l'engagement dans ces organisations de Hans et Sophie Scholl qui sont aujourd'hui des icônes de la Résistance allemande. Pendant cette période le jvénilisme est donc caractérisé d'un côté par la Hitlerjugend et de l'autre par les mouvements de jeunes qui s'opposent au régime nazi. Elle représente aussi la fin de ce mouvement social puisqu'il disparaît en 1940.

Le jvénilisme est donc un phénomène historique de la société allemande pendant la première moitié du 20ème siècle. On constate qu'il n'est pas resté constant et qu'il a connu de nombreux changements. La jeunesse fut de ce fait un sujet clé durant toute cette période. Ce qui reste aujourd'hui, ce sont des groupes nostalgiques de cette période mais ces derniers sont faibles. On les voit parfois aux réunions des anciens mais on a l'impression qu'ils n'ont pas appris grand chose. Beaucoup d'historiens ou de sociologues affirment que ce mouvement de jeunes était une erreur et qu'il a contribué d'une certaine manière à la chute de la République de Weimar et à ses conséquences. Cependant les anciens ne veulent pas se remettre en question et ne semblent pas vouloir reconnaître leurs erreurs. Dans la société de consommation actuelle, les jeunes n'ont-ils pas envie de réclamer une place à part ; ils veulent prendre part à cette société de consommation. De plus, les réseaux sociaux permettent aujourd'hui aux jeunes de s'exprimer et de se rassembler.

*jlg*

## Lettres de Proust



<https://www.youtube.com/watch?v=5gIFyclLzpM>

Aux éditions Surhkamp parait en deux volumes, les traductions inédites des lettres de Marcel Proust écrites entre 1879 et 1922, suite aux travaux de Jürgen Ritte, Achim Russer et Bernd Schwibs. En tant qu'étudiants en Etudes germaniques, nous nous sommes demandés en quoi consistait ce travail et quels en étaient les enjeux.

Il s'agit tout d'abord d'un travail purement biographique : montrer en quoi Proust se reflétait à travers ses lettres, et offrir au lecteur une rencontre avec l'auteur par un biais nouveau. Ce travail de sélection et de traduction est complété par un travail de re-contextualisation et d'intertextualité entre les lettres et les références via des annotations et des commentaires. « L'essentiel de ce travail n'est pas la traduction, mais bien la re-contextualisation », nous a confié Jürgen Ritte.

L'objectif de l'équipe était de faire ressurgir quelque chose du contexte historique dans lequel Marcel Proust a évolué. Les lettres doivent être lues comme des documents de l'époque et montrer comment sa couche sociale a évolué avec lui depuis le début des années 1900 jusqu'à l'après-guerre.

Au plus près de Proust, ces lettres permettent de retracer la genèse d'une sensibilité et d'une œuvre majeure. L'ensemble de ces lettres comporte des évocations, des prémices de *La Recherche du Temps perdu* et montre l'implication de Proust dans la vie et le monde littéraire de son temps (correspondances et affinités avec des critiques littéraires).

Loin des préjugés le concernant, sa correspondance démontre en quoi « Marcel Proust était loin d'être le mondain, le dandy, le snob qu'on a souvent voulu faire de lui » : Proust était avant tout un homme engagé ! Sa personnalité de journaliste politique se révèle dans son refus de la séparation entre l'Eglise et l'Etat, son implication pendant la Première guerre mondiale (critique des médias et de la propagande de guerre) et son combat en faveur de Dreyfus – il faisait d'ailleurs partie des tous premiers signataires de l'article *J'Accuse !* d'Emile Zola.

« Ce n'était pas quelqu'un qui écrivait pour la postérité, contrairement à Thomas Mann. [...] Ce n'est que vers 1918, avec le Prix Goncourt, qu'il se demanda pour la première fois ce que pouvaient devenir ses lettres, il avait peur qu'on les publie : voilà ce qu'on en a fait, tant pis pour lui ! »

Jürgen Ritte a fondé la Marcel Proust-Gesellschaft à Cologne en 1982. Il s'agit d'une société de savants et de lecteurs. L'idée de départ consistait à réunir sous un même toit des experts de Proust et de son œuvre (universitaires, critiques littéraires), mais aussi des lecteurs, des curieux de l'œuvre de Proust. Cet appareillage est un phénomène assez rare dans la société savante qui engendre généralement une scission entre le monde des chercheurs et celui des lecteurs.

- <http://www.marcel-proust-gesellschaft.de/>

*ana, bem*

## **Les humanités numériques**

### **Un vent de révolution numérique souffle sur les vieilles Humanités....**

Les « Humanités numériques » ? Ce domaine de recherche né au tournant du nouveau millénaire, à la croisée entre les arts, les lettres, les sciences humaines et le numérique, apparaît d'emblée comme un paradoxe. Dur d'imaginer que les disciplines « poussiéreuses » que sont les prestigieuses Humanités quitteraient un jour leurs bibliothèques pour entrer en contact avec la surface lisse et chromée des tablettes. Depuis l'invention de l'écriture, les bibliothèques concentraient, ancrèrent le savoir dans le temps et dans l'espace ; on le pensait immuable ; il en devenait pesant à force de s'accumuler sur les rayons. Mais à l'ère du numérique, le savoir est désormais portable. Il en devient plus léger, plus dilué, plus dispersé. Le savoir se démocratise, tend à devenir un objet de consommation de masse immédiat et disponible – et par là, éphémère – que l'on consomme, zappe et jette.

Le terme d'« Humanités numériques » évoque des imaginaires contradictoires. Le matériel y rejoint l'immatériel, les sciences « dures » s'y mêlent aux sciences humaines, le vivant au virtuel. Se pose ainsi la question de l'enseignement, qui implique a priori la présence physique dans un même lieu, à un même endroit, d'un enseignant et d'élèves avec qui il interagit. Or le numérique chamboule cette conception traditionnelle de la pédagogie, à travers, d'une part, la déconstruction et la démultiplication de l'espace-temps, et, d'autre part, la désincarnation et la dématérialisation de l'enseignement ; enseignement qui se passe de plus en plus de l'interaction avec une autre conscience vivante. L'autodidacte directement exposé aux supports numériques n'est-il pas ainsi privé d'une instance de médiation critique, celle du professeur ?

*Léa Cassagnau*

## Gespräch mit Peggy Bockwinkel, Koordinatorin des Master-Studiengangs Digital Humanities an der Universität Stuttgart

### « Die Digital Humanities bewegen sich an der Schnittstelle zwischen Geisteswissenschaft und Informatik.

Eine Person, viele Tätigkeitsfelder

« Ich bin wissenschaftliche Mitarbeiterin an der [Uni Stuttgart](#), arbeite für die Abteilung Digital Humanities, die zum Institut für Literaturwissenschaft gehört, und koordiniere den [Masterstudiengang „Digital Humanities“](#).



« Den typischen Arbeitstag gibt es nicht! An der Uni im Büro arbeite ich meist zu 100% für den Studiengang und erledige administrative Tätigkeiten: Da gibt es auf der einen Seite Studierende, die zu mir in die Sprechstunde kommen und die meine Hilfe und Unterstützung in Bezug auf den Studiengang brauchen. Auf der anderen Seite verbringe ich viel Zeit damit, Anfragen per Email zu beantworten; ich telefoniere viel und habe Termine: Ich stehe mit dem Prüfungsamt und anderen Studiengangsmanagern in Verbindung, arbeite mit der Verwaltung zusammen, habe aber auch Kontakt zur Unibibliothek oder der Rechtsabteilung.

« Außerdem bin ich in der Lehre tätig. Dieses Semester bin ich für die Ringvorlesung „Informatik für Geisteswissenschaftler“ verantwortlich, in der Kollegen aus der Informatik vortragen. Ich moderiere die Veranstaltung, d.h. ich Sorge für einen reibungslosen Ablauf und nehme vorab Kontakt mit den Vortragenden auf, spreche organisatorische Dinge mit ihnen ab und stelle sie zu Beginn einer Sitzung vor.



« Darüber hinaus bin ich Doktorandin und schreibe meine Dissertation zu einem linguistischen Thema mit einer literaturwissenschaftlichen Fragestellung. Ich untersuche die Funktion von deiktischen Ausdrücken in literarischen Texten. Dabei wende ich auch Methoden der Digital Humanities an. Im Rahmen meiner Forschung bewerbe ich mich für Konferenzen, halte Vorträge und schreibe Aufsätze. Im Moment bereite ich außerdem zusammen als

Mitherausgeberin einen Sammel-band vor. Die letztgenannten Tätigkeiten fallen für mich in den Bereich des Home-Office. Zu Hause habe ich Ruhe und kann mich auf Dinge konzentrieren. Wenn ich mehr als drei Gehirnzellen brauche, arbeite ich zu Hause.

« Ein weiterer Teil meiner Arbeit ist die Teil-nahme an Konferenzen und Workshops. Es gibt große Veranstaltungen, bei denen es wichtig ist, präsent zu sein. Die [DHD](#) gehört beispielsweise dazu. Das ist eine Konferenz für die Digital Humanities im deutschsprachigen Raum, die 2013 ins Leben gerufen wurde und einmal jährlich stattfindet. Man geht zu Vorträgen, hält im Idealfall selbst einen Vortrag, nimmt an Workshops teil und hat Zeit, sich mit Kollegen auszutauschen. Der Austausch ist wichtig, um Meinungen und Tendenzen mitzubekommen, die vielleicht nur mündlich kommuniziert werden können. Neben dem Lesen von Fachliteratur ist das eine weitere und wichtige Möglichkeit, über die neuesten Entwicklungen informiert zu bleiben. Konferenzen sind kein typischer Arbeitsalltag, aber enorm wichtig und bereiten mir viel Freude!

Von der Wirtschaft zur quantitativen Literaturwissenschaft

« Nach einer Ausbildung zur Industriekauffrau für internationales Marketing habe ich Germanistik und Linguistik auf Magister an der Uni Stuttgart studiert. Es war für mich relativ schnell klar, dass ich Linguistik zwar extrem spannend finde, dass es jedoch auch sehr abstrakt ist. Schon in meiner Magisterarbeit habe ich mich mit dem Thema „Deixis“ auseinander-gesetzt und angefangen, deiktische Ausdrücke in Erzähltexten auszuzählen. Ich wusste damals zwar noch nicht, dass es so etwas wie Digital Humanities gibt, aber ich hatte schon von der quantitativen Literaturwissenschaft gehört und mich dann in diese Richtung orientiert.

« In Stuttgart habe ich nach meinem Studium 2013 das Angebot bekommen, das Lehrprojekt [„Das digitale Archiv“](#) zu koordinieren. Ziel war es, Bachelorstudierenden aus den Geistes-wissenschaften die Digital Humanities näher-zubringen. Ich war total begeistert, weil sich mir mit den Digital Humanities ein spannender Bereich eröffnet hat, in dem ich lernen konnte, meine Forschungsfragen effizienter, strukturier-ter und wissenschaftlicher als bisher zu beantworten.

« Da ich bereits Erfahrungen im Bereich der Lehre und den Digital Humanities hatte, durfte ich - parallel zur Projektkoordination – den Masterstudiengang Digital Humanities zusammen mit meinem Kollegen Nils Reiter aus der Computerlinguistik über ungefähr anderthalb Jahre planen und aufbauen. Wir haben vorab viel diskutiert und sehr genau überlegt, wie ein Curriculum für den Standort Stuttgart aussehen sollte. Den ersten Jahrgang konnten wir im letzten Wintersemester 2015/2016 begrüßen. Gleichzeitig mit dem Master wurde eine Professur ausgeschrieben, und mittlerweile gibt es auch eine Abteilung „Digital Humanities“ mit vier Mitarbeitern.

Aufbau des Masterstudiengangs „Digital Humanities“ an der Universität Stuttgart

Jeder Bachelorabsolvent eines geistes-wissenschaftlichen Fachs mit ausreichenden Deutschkenntnissen kann sich bei uns für den Studiengang bewerben, solange der Notendurchschnitt 2,5 (14/20 in Frankreich) oder besser ist. Die Regelstudienzeit beträgt vier Semester, wobei wir



unseren Studierenden empfehlen, die Regelstudienzeit als Richtlinie und nicht als in Stein gemeißelt anzusehen.

« Der Studiengang besteht aus drei großen Bereichen: einer geisteswissenschaftlichen Vertiefung, einer informatischen Spezialisierung und einer Spezialisierung in den Digital Humanities. Je nach Interesse können die Studierenden die geisteswissenschaftliche Vertiefung oder die Spezialisierung in der Informatik stärker gewichten. Es war uns sehr wichtig, Studierenden diese Möglichkeit zur Vertiefung und Weiterentwicklung in ihrer Herkunftsgeisteswissenschaft zu bieten.

« In der Spezialisierung des informatischen Bereichs werden den Studierenden in den ersten Semestern Grundlagen in der Computerlinguistik und des Programmierens vermittelt. Anschließend können Sie Veranstaltungen zusammen mit Bachelorstudierenden der Informatik oder der Computerlinguistik besuchen. Die Studierenden lernen in der Spezialisierung der Digital Humanities die Methoden der Digital Humanities und deren Anwendung kennen. Sie arbeiten im zweiten Semester in einem studentischen Team an einem gemeinsamen Projekt, reflektieren im dritten Semester kritisch die Methoden der Digital Humanities und überlegen sich ihr Masterarbeitsthema. Im letzten Semester kann das Studium mit der Masterarbeit abgeschlossen werden.

« **Das Level Null in Informatik ist völlig OK.**

« Der Studiengang richtet sich an Studierende der Geisteswissenschaften und insofern gehen wir davon aus, dass diese normalerweise keine oder nur wenig informatische Vorkenntnisse besitzen. Aber dieses Level Null in Informatik ist völlig in Ordnung. Um den Einstieg zu erleichtern, wird der Unterricht in den ersten Semestern von Kollegen gehalten, die auch im Digital Humanities-Bereich tätig sind, also erfahren in der Kommunikation mit Geisteswissenschaftlern. Das funktioniert sehr gut, aber ersetzt natürlich nicht den Arbeitsaufwand, der z.B. mit dem Erlernen einer Programmiersprache erforderlich ist. Wie beim Lernen einer Fremdsprache gilt: Sie müssen üben, üben, üben. Doch die Mühen werden in Form schnell ersichtlicher Lernfortschritte belohnt. Hinzu kommt, dass es sich um einen bislang kleinen Studiengang mit jeweils ca. 20 Studenten handelt, in dem es leicht ist, Bekanntschaften zu schließen und in dem sich die Kommilitonen gerne gegenseitig unterstützen.

### **Selbständigkeit und Praxis im Studium**

« Wir legen sehr viel Wert auf eine wachsende Selbständigkeit im Studium. So besuchen Erstsemester unseres Masterstudiengangs zwei Vorlesungen mit jeweils einer vorlesungsbegleitenden Übung, in der theoretisch Erlerntes in die Praxis umgesetzt wird. Im zweiten Semester gibt es ein Projektseminar, in dem eine Projektarbeit angegangen wird, die sich mit praktischen Fragestellungen auseinandersetzt.

« Eines dieser Projektseminare habe ich letztes Sommersemester geleitet. Die Werke Käte Hamburgers sollten auf einer Onlineplattform präsentiert werden. Käte Hamburger war eine wichtige Philosophin und Literaturwissenschaftlerin des 20. Jahrhunderts, die lange Zeit an der Uni Stuttgart gearbeitet hat, und für die hier eine eigene Forschungsstelle eingerichtet worden ist. Die Forschungsstelle möchte Hamburgers Schriften der Öffentlichkeit zur Verfügung stellen. Als Dienstleister für die Forschungsstelle musste unsere Projektgruppe – bestehend aus vier Studierenden – zuerst eigene Ziele festlegen, die gleichzeitig den Vorgaben des Auftraggebers nicht widersprechen durften. Es wurden nicht nur neue technische Kompetenzen erworben, sondern auch grundlegende Fähigkeiten für die Arbeit im

Team oder das Projekt- und Zeitmanagement erarbeitet. Der Erwerb von Soft Skills ist vor allem für einen guten Start ins Berufsleben nicht zu unterschätzen.

« Im Semester nach der Projektarbeit haben die Studierenden die Gelegenheit, in einem Modul die Digital Humanities kritisch zu reflektieren, um dann schließlich mit der Masterarbeit abzuschließen, die sozusagen am Ende der Selbständigkeit steht und auf deren Ergebnisse wir sehr gespannt sind.

### **Geisteswissenschaftler sind Multitalente**

« Ich glaube, die Frage nach den Berufs-möglichkeiten ist enorm wichtig, gerade für die Studierenden eines geisteswissenschaftlichen Fachs. Als Geisteswissenschaftler können Sie im Prinzip alles machen; Sie können sich für jeden Job bewerben, weil Sie vielfältige Kompetenzen im Studium erworben haben, die Sie dazu befähigen, viele verschiedene Stellen auszufüllen. Gehen wir von den klassischen Berufsfeldern für den Geisteswissenschaftler aus, also der Medienwirtschaft, dem Verlagswesen oder kulturellen Bereichen wie dem Theater: Wer Digital Humanities studiert hat, dem steht neben dieser Welt noch eine andere offen – Sie haben deutlich mehr Möglichkeiten, weil Sie programmieren können und weil Sie die Fachkultur der Informatiker und ihre Fachsprache kennen. Sie können in einem Zwischenbereich arbeiten, nämlich dort, wo es digitale Schnittstellen gibt und die Kommunikation zwischen Informatikern und anderen Fachbereichen gefragt ist. Stellen Sie sich vor, ein Unternehmen hat einen großen Webauftritt mit Internetshop. Nun will die Marketingabteilung ihre Marketingstrategie ändern. Sie kommuniziert dabei nicht mit den Programmierern direkt, sondern wendet sich an die „Mittlerstellen“. Für diese Stellen sind Leute gefragt, die sowohl den Informatiker, als auch den anderen Fachbereich verstehen und zwischen ihnen „vermitteln“ können. Genau diese Stelle kann vom Digital Humanist eingenommen werden. Dieser Tätigkeitsbereich ist wachsend in unserer immer stärker digital vernetzten Welt.

### **Muster und Strukturen: Hofmannsthal digital**

« Was verstehe ich unter Digital Humanities? Ganz allgemein formuliert: Die Digital Humanities bewegen sich an der Schnittstelle zwischen den Geisteswissenschaften und der Informatik. Das heißt, dass Geistes-wissenschaftler computergestützte Methoden anwenden, um Zugänge zu ihrem Forschungsgegenstand zu bekommen und Forschungsfragen zu beantworten.

« Mein Forschungsgegenstand für mich als Literaturwissenschaftler sind literarische Texte. Mein Textkorpus umfasst mehrere tausend Dateien. Ich lese die enthaltenen Texte jedoch nicht Wort für Wort, sondern durchsuche sie mit computergestützten Methoden nach Kriterien, die ich anhand meiner Forschungsfrage festgelegt habe. Die Ergebnisse werden in der Regel visualisiert, sodass es einfacher ist, Muster und Strukturen zu erkennen, bzw. Auffälligkeiten sichtbar zu machen. Ich bewege mich damit im Bereich der quantitativen Textanalyse, der einen Schwerpunkt der Digital Humanities der Universität Stuttgart darstellt.

## **Entretien avec Eve-Marie Rollinat-Levasseur, Vice-Présidente chargée des pédagogies innovantes et des ressources numériques, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3**

**« Ce qui est en train de se passer, c'est une révolution culturelle, semblable à celle qu'il y a eu avec Gutenberg. Il serait à mon sens, et c'est là que j'ai une position politique, primordial que toutes nos disciplines s'en saisissent, car sinon on va passer à côté : il se passe quelque chose d'extraordinaire. Il faut comprendre et accompagner ces transformations. On sait qu'on en est qu'au début. Nous sommes, vous êtes en train de vivre une révolution palpitante !**



### **Une littéraire confrontée au numérique**

*Agrégée de lettres classiques, vous avez commencé à France Culture à 21 ans. Avant de poursuivre votre carrière dans le secondaire et à l'université, vous y avez travaillé comme productrice de 1989 à 2003:*

« Je fabriquais des émissions, je proposais des sujets, à une époque où on travaillait encore sur des supports non numériques. Ce n'est pas moi qui faisais les montages, j'imaginai les émissions, j'allais interviewer, etc. Puis vint le moment où on commençait à passer au digital ! La dernière émission que j'ai faite était en montage numérique, ce qui transformait complètement le rapport au son : on le voyait sur l'écran de l'ordinateur, ce qui conduisait inévitablement à s'aider de la vue pour faire le montage des enregistrements et non plus à se fier à la seule écoute des bandes son.

*Vous avez consacré votre thèse au théâtre du 17e siècle. Vous êtes partie aux Etats-Unis...*

« Oui, c'était en 1995, au moment où le numérique a fait son entrée dans les universités américaines. C'est le moment où tout a basculé, c'était le début des courriels et d'internet dans les universités américaines ! Là, j'ai eu un peu de chance car je ne sais pas quand je me serais mise à ce genre de choses... J'ai ensuite obtenu un poste de maître de conférences de langue et de littérature française dans un département de FLE. C'est là que j'ai consacré une partie de mes travaux de recherche à la didactique des langues par la pratique théâtrale.

### **A nouvelle ère, nouvelles responsabilités**

*Aujourd'hui, vous êtes maître de conférences de langue et littérature françaises et Vice-présidente des pédagogies innovantes et des ressources numériques à la Sorbonne Nouvelle.*

« J'ai d'abord été élue au CFVU (Commission de la formation et de la vie universitaire) - en même temps que votre professeur Patrick Farges. Puis, après les dernières élections, le Président de l'université Carle Bonafous-Murat m'a proposé de prendre en charge la Vice-présidence des pédagogies numériques. Le ministère venait d'imposer qu'il y ait des vice-présidents numériques dans chaque établissement. Nous avons discuté du titre de cette nouvelle présidence qui n'existait pas encore pour aboutir à « vice-présidence chargée des pédagogies innovantes et des ressources numériques ».

« Il n'y avait jamais eu de vice-présidente non plus de la pédagogie : on en parle plutôt pour le primaire ou le collège ! Mais c'est un besoin qui émerge et le ministère nous invite à développer aussi les questions touchant à la pédagogie universitaire. Nous nous sommes donc dit qu'il fallait développer une véritable politique de la pédagogie universitaire liée aux ressources numériques à la Sorbonne Nouvelle. Cette question de la pédagogie par le numérique se pose depuis quelques années et notamment depuis l'explosion des MOOC.

« Il était crucial pour moi que ce soient des pédagogies innovantes et des ressources numériques parce que cela se recoupe mais ne saurait se recouvrir. Ce n'est pas parce qu'on fait du numérique que c'est innovant.

*Vous avez également co-organisé le colloque « De l'archive aux données massives : enjeux et pratiques universitaires en humanités numériques » en mars 2016 et vous faites partie du groupe de travail sur la mise en place d'un cursus d'humanités numériques au sein de l'USPC...*

« En décembre 2015, la présidence de l'université m'a invitée à co-organiser un colloque que des collègues de l'Université Paris 13, Xavier-Laurent Salvador, Fabrice Issac, deux linguistes, et Elisabeth Belmas alors Vice Présidente du Conseil d'administration et historienne, voulaient monter dans le cadre du pôle HALL (Humanités, arts, Lettres et Langues) de notre COMUE - regroupement d'établissements – USPC.

« L'objet du colloque était de définir ce que l'on entend par humanités numériques. Quelles sont les méthodes ? Où en sommes-nous aujourd'hui dans nos universités ? Qui se revendique des humanités numériques ? Là, ce n'est déjà pas très clair. Certains font des humanités numériques sans le savoir, certains pensent qu'ils en font, d'autres pensent ne pas



en faire. Je pense qu'on est vraiment à une période clé. Est-ce qu'on choisit de restreindre ce qui pourrait être une discipline émergente du nom de « humanités numériques » à une partie de la linguistique ou non ? Le choix du colloque, c'était justement de faire intervenir toutes les personnes de nos universités qui avaient porté des projets touchant au numérique en humanités. On a une collègue qui travaille sur la question de l'identité numérique et de la mort numérique! Que devenons-nous numériquement lorsque nous sommes morts ?

### **Construire notre rapport au passé**

« Qu'est-ce que c'est que de passer notre patrimoine littéraire en forme numérique ? Quelle édition choisir, comment confronter des éditions, qu'est-ce que c'est qu'un texte ? Quel est le rapport au texte institué par la numérisation ? Je pense qu'il faut s'emparer du numérique et participer à cette étape de la constitution des données numériques pour nos domaines car si on laisse faire les autres on risque de numériser des textes qui ne pourront pas forcément nous être utiles. Ce qui est en train de se développer, c'est le rapport que nous allons construire à notre passé.

*Comment définir le champ des humanités numériques ?*

« Il y a plusieurs réponses possibles. La réponse disciplinaire de ceux qui font du traitement automatique des langues, c'est de dire que les humanités numériques, c'est le traitement des data du côté des usages de la langue - ce qui est une réponse extrêmement stricte. Il y a des transformations en ce qui concerne la relation éducative. Mais je ne suis pas très inquiète là-dessus. Tout le monde y pense ! Les acteurs du supérieur, le ministère etc, se rendent bien compte qu'on est en train de vivre quelque chose d'inédit. Comment cela transforme les façons d'apprendre, comment les apprenants qui sont connectés tout le temps ont besoin de prises électriques, comment aménager les espaces, comment le numérique peut favoriser des enseignements informels ou des apprentissages autodidactes, comment on a intérêt à utiliser les nouvelles pratiques... Les professeurs et les élèves ont toujours communiqué, pour ceux qui le voulaient ! Ce n'est pas parce qu'il y a les mails qu'on communique plus ou moins : on communique autrement, si on veut.

### **Le rôle structurant des enseignants**

« Autrefois le professeur savait et donnait son savoir aux apprenants. Vous devez encore avoir des cours magistraux, ce qui peut paraître étonnant puisque le savoir est là, à portée de main. Même si on a toute cette abondance de savoirs dans notre simple téléphone, on s'aperçoit que finalement, on a encore besoin du rôle vertical des professeurs, pour réorganiser, restructurer, aider l'apprenant dans ce chemin alors que tout est disponible. Mais le rôle du professeur est aussi d'amener les étudiant.e.s à savoir agir et à savoir créer dans cette abondance de ressources.

« Pour les MOOC, on reste globalement dans des apprentissages passifs. On peut créer des communautés d'apprenants par le MOOC qui vont co-construire des choses et apprendre en faisant, c'est le fameux « learning by doing », et l'évaluation par les pairs qui a connu un renouveau d'intérêt pour la communauté pédagogique avec le numérique. Il faut quand même à un moment des évaluateurs. Qui est l'expert? La question de la valeur de ce que l'apprenant apprend à travers des MOOC, des supports numériques, se pose.

### **Oxford... et les autres**

« Ce qu'il faut savoir, c'est que des universités comme Oxford ont décidé de refuser le numérique. Les profs sont excellentement bien payés pour dialoguer sans ordinateur avec des étudiants. Cela veut dire qu'ils ont un public excellent, qui sait déjà tout faire avec l'ordinateur mais que les professeurs sont là pour être en présence dans un cours de qualité en tout petit nombre. C'est bien dire que le professeur ne va pas être supprimé ! Le risque serait qu'on ait un enseignement de masse à distance pour les pauvres, un enseignement « low cost », dans lequel certaines universités américaines se spécialisent, par exemple, et un autre, un enseignement d'élite pour ceux qui peuvent payer très cher leur éducation.

« Même si tout est en constante évolution sur internet, internet peut aussi figer les savoirs : même si on actualise les MOOC, il y a quelque chose de partiellement figé, pour des



questions de coûts. Faire une vidéo élaborée demande du temps, de l'argent et dans nos disciplines, c'est particulièrement complexe, avec les questions de droit à l'image, droits d'auteur etc... Les humanités numériques, c'est précisément d'étudier ces transitions.

« Ma baby-sitter m'a demandé l'autre jour s'il fallait qu'elle s'achète une tablette. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle m'a dit que c'était pour prendre des photos des diapositives diffusées en classe... Et là j'ai appris que les étudiants de son cours prennent tous des photos des powerpoint diffusés. On arrive là à une situation assez délirante : « Comme il y a beaucoup de choses à apprendre et qu'on prend des photos, le prof ne va pas au bout de chaque diapositive... », me dit-elle. Les usages du numériques transforment l'enseignement mais il faut absolument que l'enseignant garde son bon sens et sache ce qu'il veut et ce qui est utile, dans un contexte où il n'est plus le seul maître au monde.

### **Un contrat de confiance entre apprenants et professeurs**

« Si les étudiants ressentent le besoin d'aller consulter internet en cours, je me demande si on ne doit pas les laisser faire. Il ne me semble pas logique de nier ce qui est une réalité quotidienne. Notre rôle à l'université c'est d'apprendre à apprendre à se débrouiller dans cette réalité quotidienne et en tirer le meilleur parti. Il reste à établir un contrat de confiance entre les apprenants et leur professeur. Bien sûr le prof doit savoir se remettre en question et être critique afin d'actualiser ses cours. C'était sans doute plus confortable d'être professeur entre les années 30 et 60... mais c'est aussi une belle aventure que nous sommes en train de vivre.

*Est-ce que la Sorbonne Nouvelle prévoit de créer un cursus d'humanités numériques?*

« C'est embryonnaire pour le moment mais on met en place un système de conférence pour créer à terme, c'est à dire rapidement, un cursus d'humanités numériques au sein de notre rassemblement d'universités. Les ministères nous y incitent, nos collègues de Paris 13 ont déjà créé un parcours de licences qu'ils ont appelé « humanités numériques ».

« Mais à quoi rattacher ce cursus ? Est-ce qu'on peut faire un cursus hors UFR ? C'est un désir de faire converger des approches qui viennent de disciplines différentes; un ensemble de professeurs et de chercheurs vont peut-être fonder ensemble une nouvelle discipline. Le changement du paysage universitaire, c'est l'histoire des universités et des pensées, c'est en route. Cela circule : le numérique nous oblige à réinventer le présentiel et vice-versa. Il me semble que l'un des enjeux majeurs d'un point de vue institutionnel, de mon point de vue de Vice-présidente, c'est déjà de s'en rendre compte : nous vivons une transition.

Propos recueillis par *eko, eli, mef, fos et spa*  
en décembre 2016  
Photos: *clr.*

## Quo vadis

### Comment formuler une pédagogie numérique durable ?

« D'emblée, l'expression d'une ère du numérique est paradoxale », constate Georges-Louis Baron, professeur en sciences de l'éducation à l'Université Paris V Descartes. Et pour cause : une « ère » présuppose un temps long qui n'est pas celui du numérique et des ses innovations constantes. D'où

la difficulté et le défi que constituent le développement d'une pédagogie numérique. Car celle-ci devrait concilier durabilité, stabilité des concepts et d'une éthique sur le long terme avec la rapidité des mutations technologiques.

### La pédagogie numérique comme laboratoire

Ainsi, explorer le potentiel des pédagogies numériques comme le font l'ENEAD et SAPIENS à la Sorbonne Nouvelle Paris 3, c'est prendre en compte quatre points-clés :

- l'**expérimentation**, qui implique le droit à l'erreur
- la **transformation**, qui vise à repenser les pratiques tout en respectant une éthique de la pédagogie
- l'**expérience**, qui pose la question de la pratique, du terrain
- les **propositions**, qui impliquent de faire des choix pour définir une praxis

S'ensuit que la pédagogie numérique associe toujours la théorie et la pratique dans une perspective d'expérimentation où l'une conditionne l'autre et inversement.

### Concilier innovation et éthique ?

C'est dans cette double perspective à la fois réflexive et concrète qu'est né ce dossier. Nos interrogations sur la pédagogie numérique s'y articulent autour de plusieurs grandes questions :

- *Quelle vision de l'enseignement supérieur ? S'agit-il d'un service public à vocation universelle ou d'institutions d'excellence ?*
- *Quelles évolutions de la figure d'étudiant ? Comment accompagner des « étudiants à temps partiel » qui apprendraient dans des classes virtuelles ?*
- *Comment gérer la place grandissante d'une intermédiation à distance ? Car le numérique s'appuie sur des opérateurs privés ; que peuvent alors les établissements publics face aux multinationales ?*
- *Comment questionner le numérique pour un usage bénéfique en sciences humaines ? Que peut-on faire ou ne pas faire avec le numérique à l'université ? Comment intégrer les innovations dans une éthique pédagogique durable ?*

Où, donc, allons-nous ? Ce qui signifie aussi : d'où partons-nous ? Le philosophe Michel Serres s'est penché sur la question dans sa « Petite Poucette », discours où il nous parle...de nous, et de nos pouces agiles ! Il y ouvre bien des pistes ; à nous de les explorer avec lui.

**Michel Serres, *Petite Poucette*, Mardi 1er Mars 2011, discours prononcé à l'Académie Française lors de la Séance solennelle "Les nouveaux défis de l'éducation"**

(URL : <http://nouveaux-defis-education.institut-de-france.fr/serres.html>)

Michel Serres entre à l'Académie Française en 1990. Né en 1930, il entre à l'École Normale Supérieure rue d'Ulm en 1952, et en sort docteur en philosophie en 1968. Son œuvre et sa pensée sont marquées par la thématique de la guerre, qu'il a faite et vécue.

"Avant d'enseigner quoi que ce soit à qui que ce soit, au moins faut-il le connaître" affirme Michel Serres qui se penche donc sur l'objet apprenant : le jeune.

*Petite Poucette* esquisse le profil d'une nouvelle génération à l'ère numérique, qui diffère de ses prédécesseurs dans son expérience de la vie, sa manière d'appréhender le monde, dans son individualisme et dans son accès au savoir. La thèse de Serres repose sur le postulat d'une rupture historique sans précédent : la révolution numérique.

Sur le plan du "corps" et de son environnement, la jeune génération se démarque par un détachement de la nature lié à l'urbanisation, une très longue espérance de vie qui engendre des changements par rapport aux notions de mariage et d'héritage, des parents plus âgés et par la migration et le multiculturalisme. Cette expérience d'une vie sans grande souffrance a pour conséquence selon Serres une autre appréhension de l'histoire.

Dans une deuxième partie, l'auteur s'intéresse au problème de la connaissance, altérée par l'influence des nouveaux médias et par une autre conception de la temporalité et de l'espace. Les médias et la publicité omniprésente ne sont responsables non seulement d'une baisse dans la capacité de concentration et de synthèse des jeunes mais ils se sont également accaparés la fonction d'enseignement. Ils rendent le savoir accessible en le décentralisant. Serres reproche aux adultes de ne pas composer intelligemment avec ces évolutions dont il souligne l'importance notamment par la rapide évolution de la langue française.

Serres revint ensuite sur l'idée d'une génération individualiste, dans laquelle, et ce depuis la mort des idéologies, les collectifs jouent un rôle de moins en moins important, les réseaux sociaux s'illustrant comme une nouvelle alternative. Pour Serres, l'individualisme est facteur de pacifisme, mais les liens sociaux doivent désormais être réinventés.

L'ensemble de ces transformations est considéré de la même manière que l'invention de l'écriture ou de l'imprimerie. Les institutions de l'enseignement ne sont par conséquent plus adaptées à cette jeunesse. Le public s'est démocratisé, ce qui va de pair avec la déconcentration du savoir dans le virtuel. Ainsi, les fonctions cognitives s'adapteraient à ce changement des modes de transmission du savoir dans un cercle vertueux où les modes de transmission et les capacités cognitives de l'apprenant s'influencent mutuellement. La pédagogie doit, pour l'auteur, refléter ce changement d'époque.

Serres conclut sur cette idée d'une nécessité d'innovation dans l'enseignement face à l'ère du numérique. Il inculpe ce retard de développement aux philosophes qui manquent selon lui d'une vision sur le long terme.

## Lettre à Michel Serres

Cher Michel Serres,

Nous sommes étudiants de l'Université Sorbonne-Nouvelle Paris 3 en troisième année de licence franco-allemande. Dans le cadre de nos études, et en relation avec le département d'études germaniques, les étudiants de la licence participent à la publication d'une revue en ligne, *Asnières-à-Censier*. Pour le numéro 9, nous creusons du côté des humanités numériques. Nous avons décidé de nous pencher plus particulièrement sur les nouvelles technologies et leur rapport à l'enseignement, leur utilité ainsi que les problématiques auxquelles elles nous confrontent. Votre discours de 2011 « Petite Poucette » nous a beaucoup inspirés et a alimenté notre réflexion. Nous sommes la génération dont vous parlez : celle qui a grandi à l'ère du numérique et de la « post-vérité ». C'est pourquoi nous nous sommes sentis concernés et souhaitons vous faire part de nos discussions et réflexions.

Nous adhérons à l'idée générale de votre discours, dont l'analyse se veut fine et critique. Il nous semble en effet pertinent de mettre en avant les spécificités de la nouvelle génération, sans pour autant la blâmer en invoquant le fameux « c'était mieux avant ». Par ailleurs, nous ne pouvons qu'approuver la nécessité d'adapter les méthodes d'enseignement, cette réflexion occupant quotidiennement nos esprits. Aussi souhaitons-nous discuter certains points de votre argumentaire d'après notre perspective.

Nous pensons tout d'abord qu'il est difficile de parler d'une génération homogène : si au XXI<sup>e</sup> siècle la majorité des individus naissent et grandissent en ville il ne s'agit pas de la totalité de la population. Au clivage centre/périphéries s'ajoute la complexité de l'origine sociale, culturelle et religieuse, qui n'est pas sans influence sur les conditions de vie de l'individu. L'écart de richesse entre les pauvres et les riches se creuse en effet toujours plus. Par conséquent l'utilisation du numérique et son accessibilité sont tout autant disparates que les modes et les niveaux de vie des jeunes aujourd'hui. Étudier notre génération ne peut se faire qu'en prenant en compte sa diversité et sa complexité.

Nous avons l'impression d'être unis non pas par des caractéristiques sociologiques communes, mais plutôt par une inquiétude généralisée : crise économique, précarité et insécurité face à l'emploi et à l'avenir sont autant d'éléments qui nous rendent pessimistes. La jeunesse française a ce privilège de ne pas connaître de guerre similaire à celles du siècle passé. Pourtant les récents attentats contribuent à créer un climat anxiogène. Les nouveaux moyens de communication ne font qu'aggraver ce sentiment, car l'omniprésence des médias et leur discours dominant toujours plus alarmiste nous rappelle sans cesse que le danger et l'insécurité seraient partout. Notre génération se sent de fait un peu abandonnée et le cadre qui se veut sécurisant autour de nous ne semble être qu'un écran de fumée.

Nous faisons donc certes partie de la génération du petit poucet et de la petite poucette que vous décrivez. Il est vrai que nous n'avons jamais connu la guerre, que notre espérance de vie est plus grande que celle de toutes les générations précédentes, que nous sommes sensibles à des thématiques telles que l'environnement, et que nous avons facilement accès au savoir. Mais nous ne nous sommes pas tous reconnus dans certains points de votre analyse, tels que le multiculturalisme dans l'enseignement, l'éloignement de la campagne, ou encore la fonction d'enseignement qu'assument désormais, selon vous, les médias.

Comme vous le soulignez dans votre discours, les nouvelles technologies peuvent être vecteur de progrès. Elles offrent à tous un accès immédiat au savoir et devraient contribuer à sa démocratisation. Rappelons par exemple la pertinence du concept du MOOC, aujourd'hui en plein essor. Cependant à nos yeux le triomphe du numérique n'est pas systématiquement

synonyme d'avancée. On constate entre autres la dématérialisation des rapports sociaux et la baisse de la capacité de concentration. Prend-on réellement le temps d'assimiler les savoirs, ou se contente-t-on de les accumuler ? Nous ne devons plus fournir aucun effort pour avoir accès à l'information. Mais encore faut-il vérifier sa véracité et sa provenance, ne pas oublier que tout le monde peut écrire sur le web. L'échange humain nous paraît toujours essentiel pour l'apprentissage. Finalement le progrès que peuvent apporter les nouvelles technologies dépend uniquement de la façon dont nous les utilisons. Or, si internet est une fabuleuse porte ouverte à la connaissance, c'est aussi le foyer de théories complotistes et de propagande de tous bords.

L'omniprésence du numérique dans notre vie est un fait avec lequel il nous faut composer. L'intégration des nouvelles technologies apparaît comme une évidence. Il ne faut néanmoins pas négliger le problème démocratique qu'elles peuvent poser. Elles peuvent renforcer les inégalités entre des écoles qui ont les moyens de mettre en place un enseignement technologique et celles qui n'ont pas le budget nécessaire. On pense par exemple à la différence entre les lycées privés sous contrat et les lycées publics. Il s'agit là d'un pari d'ordre politique : les inégalités d'infrastructure ne sont pas négligeables : tous les établissements devraient être dotés des mêmes moyens. Or, ce n'est pas encore le cas, comme nous en faisons l'expérience au quotidien. Et quand bien même le gouvernement mettrait en œuvre des moyens pour pallier à cette situation, il ne faudrait pas se contenter d'aligner les établissements en équipement numérique sans renforcer en amont la formation des enseignant(e)s. Les mesures ne doivent pas seulement être symboliques. Nous pouvons en témoigner : collègues équipés de tableaux interactifs toujours éteints, éternels problèmes techniques, manque de personnel spécialisé...

Justement, il ne s'agit pas de faire du numérique pour faire du numérique. A l'inverse, tout n'est pas à jeter dans la pédagogie papier que nous avons toujours connue. Nous vivons dans une époque de transition où les outils pédagogiques sont avant tout multiples et protéiformes. L'enjeu n'est-il pas de développer des méthodes d'éducation « hybrides », à l'image du XXI<sup>e</sup> siècle ?

*lib, loc, ana, lea et eat*

## Jacques-François Marchandise sur les champs d'action des humanités numériques

**Bonjour Jacques-François Marchandise. Vous êtes enseignant à l'ENSCI - Les Ateliers (Ecole Nationale Supérieure de Création Industrielle) et professeur associé au département de Science de l'éducation de l'Université Rennes 2. Quel a été votre parcours ?**



Philosophe de formation, j'ai ensuite eu un parcours de praticien du numérique dans de nombreux champs professionnels depuis les années 1980. Cela m'a servi notamment dans le domaine de l'édition, professionnel et associatif, et dans l'innovation, avant de développer des activités de conseil, de recherche et de prospective qui m'ont amené à réfléchir à ses enjeux et à ses usages.

Je suis devenu enseignant en partant d'abord de ma pratique et de mon histoire, en les enrichissant progressivement de références théoriques. Mes cours visent à proposer une nouvelle place pour les humanités dans un monde traversé par le numérique.

Nous sommes souvent sidérés par le numérique et les changements que nous lui imputons. Nous n'en voyons pas toujours le sens, parfois je pense que nous en exagérons la portée. Il me semble important de proposer des points d'appui aux étudiants. J'ai la chance d'enseigner dans ces deux lieux et domaines atypiques, où une place importante est donnée à la relation entre la pratique et la théorie, et avec des étudiants qui ont beaucoup de choses à m'apprendre.

### **En quoi consiste un cours d'humanités numériques ?**

Concrètement, mon enseignement peut partir d'un recueil de situations contemporaines liées aux mutations numériques (par exemple dans la vie quotidienne, l'éducation, la culture, le commerce, l'industrie, les services publics...). Nous nous appuyons également sur des controverses liées au numérique (dans des champs comme la santé, l'environnement, la sociabilité, les inégalités...) ou encore sur des objets d'étude comme les mooc, les algorithmes ou la fabrication numérique. Parfois nous allons voir du côté de la recherche sur le numérique, afin d'en comprendre les questionnements, les méthodes, et les résultats.

### **Vous êtes également depuis janvier 2016 délégué général de la FING (Fondation Internet Nouvelle Génération). Pouvez-vous nous présenter cette association et vos travaux ?**

En 2000, avec mon ami Daniel Kaplan, nous avons mis en place cette association qui rassemble des acteurs très divers, associations, de grandes entreprises comme la La Poste ou GrDF, mais aussi des PME comme Maelink, des labos de recherche et aussi des organisations publiques. Notre objectif est de comprendre et anticiper les transformations numériques. Ce travail de prospective, mené par une équipe d'une quinzaine de personnes, se fait avec le concours de quelques milliers de contributeurs, sur des thèmes très variés (transformation du travail, mutations des territoires, transition écologique...).

Actuellement je coordonne le projet de recherche Capacity qui s'étend sur la période 2015-2017. C'est un projet porté par la FING, Rennes2 et Telecom Bretagne, qui vise à comprendre les réalités du "pouvoir d'agir" que le numérique nous procure, c'est-à-dire son inscription concrète dans notre quotidien urbain et les nouvelles possibilités que cela offre.

Si les technologies numériques m'intéressent, c'est parce qu'elles sont "socialisées", mises entre les mains d'un grand nombre de personnes à qui elles procurent des moyens d'information et d'action très importants. Il s'agit de comprendre les conditions et les limites de ce phénomène, à la fois sur le plan des inégalités (peut-on parler d'une démocratisation des savoirs avec l'outil numérique ?) de l'éducation et de l'innovation. Nous faisons des recherches de terrain (ethnographie, entretiens), une enquête nationale, des travaux théoriques et appliqués. Nous espérons rendre ces questionnements plus lisibles pour les chercheurs eux-mêmes et aboutir à des pistes utiles pour les acteurs sociaux, éducatifs et de l'innovation.

### **Selon vous, jusqu'où s'étend le champ d'action des humanités numériques ?**

C'est un champ très ouvert. Une vision plus délimitée existe, elle se focalise sur les nouvelles modalités de constitution et de partage des connaissances. Mais des pratiques des chercheurs jusqu'aux modes de publication et de lecture, tout se transforme constamment, et des travaux remarquables nous permettent d'être davantage acteurs de savoirs de moins en moins figés. Cette approche est nécessaire et fertile, elle aide à définir le champ de l'open science, à rajeunir les revues scientifiques, à ouvrir des horizons aux jeunes chercheurs.

Au-delà du champ académique, on voit se développer un ensemble très composite : la culture numérique. A la fois culture technique, informationnelle, ludique, professionnelle, expérimentale. Il faut aider cette culture à s'enraciner, à se relier aux questions de l'époque. Et puis les humanités numériques, c'est aussi la question anthropologique de l'humain à l'ère numérique, quand les modalités de mémoire et de transmission, de propriété et de partage sont en plein changement. Il est important de comprendre que le numérique est un produit de l'humanité, et non un ensemble de technologies venues de nulle part : il intègre notre histoire, nos imaginaires, nos modes de pensée... selon des modalités très diverses.

### **Vous parler de liens, d'humanités... quelles serait la place des langues et de la linguistique dans ce cheminement ?**

C'est probablement l'un des domaines pédagogiques dans lesquels le numérique a montré une certaine efficacité au fil des dernières décennies, tant en environnement scolaire que professionnel. Cela s'est joué d'abord via l'extension de l' "audiovisuel", en permettant des modes de diffusion plus riches. Mais aussi par les potentiels de socialisation d'internet, propices aux apprentissages informels, et par des dispositifs innovants que les outils mobiles ont favorisés, adaptés à des usages contextualisés.

Je ne suis pas sûr que le paysage soit tout à fait simple. A la fois parce que les dispositifs techniques peuvent renforcer une approche instrumentale des langues, efficace à court terme (pour l'emploi de tous les jours, la traduction élémentaire, etc.) au détriment de la richesse du langage et de l'inscription de ces langues dans leurs cultures. De plus, dans ce domaine comme dans d'autres, l'illusion technicienne nous conduit souvent à la substitution du nouveau à l'ancien, là où il faudrait voir de la complémentarité.

D'autre part, on a pu croire que le numérique aboutirait à la domination de l'anglais et à l'érosion des autres langues. Aujourd'hui c'est plus compliqué que cela. Il semble que de nombreuses langues se voient plutôt renforcées, que des petites communautés linguistiques parviennent à perdurer. Mais il faudra observer cette évolution sur le long terme. Ce sont des questions-clés car le langage est au cœur de nos cultures et du vivre-ensemble. La culture numérique doit mieux intégrer les questions du langage, tout en prêtant davantage attention aux diversités culturelles. Le numérique n'est pas seulement l'affaire des pays occidentaux les plus riches, loin de là.

## « Un MOOC c'est comme un amphi de taille infinie »

Dans le cadre du thème de ce numéro d'Asnières à Censier, nous nous sommes intéressés aux plateformes proposant un nouveau système d'apprentissage, en ligne. Nous avons enquêté sur ces plateformes et sur l'avis que les étudiants peuvent avoir sur ces nouvelles ressources en ligne.



Un sondage concernant les MOOC a été organisé dans la cafétéria de Censier : deux questionnaires ont été proposés aux étudiants, selon s'ils connaissaient les MOOC ou non.

Nous nous doutions que peu d'étudiants connaissaient les MOOC et avons donc expliqué brièvement ce système d'apprentissage aux autres étudiants. « *Les MOOC (Massive Open Online Course) sont des cours en ligne accessibles à tous sous forme de vidéos. Il ne s'agit pas de conférences ou de reportages, mais bien de cours universitaires proposés par une institution comme l'Inalco ou Paris I, traitant de domaines variés. Les participants à ces cours sont dispersés géographiquement et ne communiquent que par internet, via les différentes plateformes.* »

Le sondage s'intéressait au possible remplacement d'un cours en amphithéâtre par un MOOC, ainsi qu'à l'avis des étudiants à propos de cette nouvelle méthode d'apprentissage : les avis sont partagés mais la majorité y voit un outil d'avenir pour l'apprentissage pouvant remplacer dans une certaine mesure les cours magistraux (« un MOOC c'est comme un amphi de taille infinie » a même remarqué une étudiante). Pour d'autres étudiants, un MOOC doit rester complémentaire et une inquiétude concernant la profession initiale d'enseignant a été mentionnée plusieurs fois.

Parmi les étudiants ne connaissant pas les MOOC, plus de 70% seraient intéressés par cette nouvelle ressource pour approfondir leurs connaissances en étant libre quant à la gestion de leur temps. La demande concernant les domaines linguistiques n'est pas majoritaire; Les étudiants seraient davantage intéressés par l'acquisition d'une culture générale. Toutefois,

54% des étudiants pensent que l'apprentissage d'une langue serait éventuellement possible par un MOOC. Mais le manque d'interaction entre les professeurs et les étudiants été critiqué à plusieurs reprises.

Nous avons par la suite rencontré une étudiante en M2 de Littérature Générale et Comparée, Camille Morio. Ayant suivi des cours à distance sur deux plateformes différentes, elle a pu en détailler le fonctionnement. Elle n'a pas ressenti de manque d'interaction : avec les vidéos des enseignants, un forum est mis à leur disposition pour y déposer des exercices et répondre aux questions. Elle a cependant regretté que la plateforme FUN (permettant de valider des compétences susceptibles d'être reconnues à l'université) ne soit pas mieux conçue dans son arborescence et dans son graphisme. Camille a ensuite suivi un MOOC organisé par le Musée de l'Homme (« A l'origine de l'Homme ») : les vidéos y étaient particulièrement bien conçues (vidéo et sous-titres, mobilisant le visuel et l'auditif). Elle a suivi ces cours en ligne dans le but de « profiter d'une sorte de libre accès au savoir » et non pas pour progresser dans son domaine d'études.

Nous avons pu rencontrer l'adjointe au sous-directeur de l'ENEAD Céline Duarte afin de nous renseigner plus sur le fonctionnement de l'organisme, et étant donné que Camille débute également en tant que tutrice pour l'ENEAD, nous avons pu leur poser des questions à ce sujet.

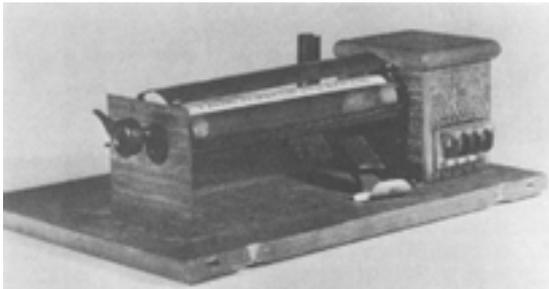
L'ENEAD est une plateforme numérique d'enseignement à distance proposé notamment à la Sorbonne Nouvelle Paris 3. Depuis plus de 20 ans, l'université de la Sorbonne Nouvelle forme des étudiants à distance via des outils numériques. C'est lors de la création du DESIC (Direction du Système d'Information et de Communication) il y a environ 5 ans que l'ENEAD prend le nom qu'il a actuellement. L'ENEAD compte environ 1500 étudiants, dont 50 % en Île-de-France et l'autre moitié en province et outre mer. Cet enseignement est donc disponible pour l'Anglais et le Français Langue Etrangère (FLE) ainsi que pour les licences littéraires de Littérature Générale et Comparé, Lettres Modernes et l'audio-visuel. Cependant, l'ENEAD est un organisme toujours avide d'offrir de nouvelles formations et cela ne dépend que de la collaboration étroite établie entre l'organisme et les trois UFR de la Sorbonne Nouvelle (Arts et Médias, Littérature, Linguistique, Didactique et Langues, Littérature, Cultures et Sociétés Étrangères).

En 2014, l'ENEAD a également ouvert un Master AIGEME (Application Informatiques, Gestions, Éducation aux Médias, e-Formation) qui se concentre sur la maîtrise et la transmission des humanités numériques. La durée de l'inscription est libre (par semestre ou par Unité d'Enseignement). Les cours apparaissent sur lcampus sous la forme de ressources pédagogiques, de forums de discussion et d'exercices corrigés. C'est le tuteur (et non l'enseignant) qui publie les exercices et leur correction. Deux cours par semestre sont aussi donnés par les tuteurs (les Regroupements Tutorat en Présentiel, d'1h30 chacun) ; un chat est organisé sur lcampus une fois dans le semestre. Les tuteurs sont des étudiants de Master. Chaque tuteur s'occupe d'environ 90 étudiants (dont seulement 10% participent sur le forum). Ces nouveaux systèmes d'apprentissage demandent de l'assiduité, au même titre qu'un enseignement en présentiel, pour réellement apporter des connaissances à l'étudiant. Cela vaut aussi bien pour les MOOC, utilisable comme un outil de complément, que pour l'ENEAD qui au-delà d'un outils est un véritable organisme, en mesure de produire et de proposer ses propres MOOCs.

## MITSI ou le début de l'apprentissage numérique



### Au temps de MITSI



[Si Mitsi constituait, en son temps, le précurseur de l'ère numérique, elle n'était pourtant pas la seule ni la première de son espèce...](#)

### MITSI - bien plus qu'un objet de recherche



[Découvrez avec Monique Travers le monde de Mitsi à Asnières !](#)

## MITSU : un point de départ



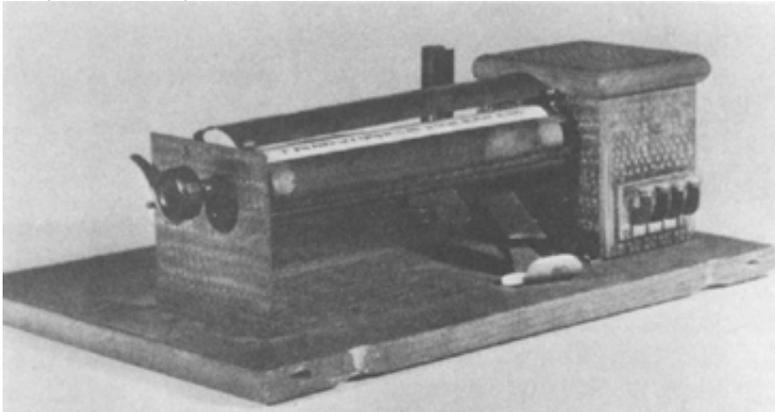
[Comment le campus d'Asnières est devenu un lieu d'innovation technico -pédagogique à la suite de Mitsi](#)

## Au temps de Mitsi...

Les premières machines d'enseignement

**Si Mitsi constituait, en son temps, le précurseur de l'ère numérique au département d'études germaniques, elle n'était pourtant pas la seule ni la première machine de son espèce. Au temps de Mitsi, où en était la technologie dans l'enseignement et dans la recherche ? Petit historique des machines et du numérique dans l'apprentissage.**

Longtemps avant Mitsi, les toutes premières machines d'enseignement étaient des objets purement mécaniques. Leur grand-père est la machine de Sidney Leavitt Pressey, un américain qui fit breveter sa "machine pour les tests d'intelligence" en 1928. Il s'agit d'un appareil pour les QCM, les quatre boutons à droite correspondent aux quatre réponses possibles. La machine dispose d'un mode d'enseignement et d'un mode de contrôle, les réponses données peuvent donc être vérifiées et enregistrées, permettant soit à l'apprenant de connaître tout de suite la bonne solution, soit d'être évalué à la fin d'une séance. Pressey alla même jusqu'à y ajouter un distributeur automatique de bonbons pour les bonnes réponses.



La machine de Pressey exposée en 1924. Image tirée de l'article de Ludy T. Benjamin Jr., 1988

Bien plus connue que cette première génération, la seconde génération de machines d'enseignement fut introduite par B.F. Skinner à partir de 1953. Selon la théorie behavioriste de Skinner, l'erreur doit être à tout prix évitée ; la machine doit donc fournir un maximum d'aide et d'informations. Elle inspirera les chercheurs dans les décennies à venir, les approches cognitivistes dans la suite de Chomsky s'y opposèrent cependant. Concrètement, la machine de Skinner ne fonctionnait pas selon le principe du QCM comme celle de Pressey, mais par un système de leviers avec lesquels l'apprenant composait la réponse. Si la réponse était bonne, une lampe s'allumait. Dans les versions plus récentes, l'apprenant voyait un extrait de texte dans une petite fenêtre qu'il devait compléter en écrivant dans une autre. Le terme d'enseignement programmé, EP, fut forgé pour décrire cette technique.

La Min-Max, machine populaire dans les années 1960, est fondée sur celle de Skinner, bien que ce dernier s'en distanca à plusieurs reprises. Avec plus de 100 000 exemplaires vendus en deux ans, cette petite machine est emblématique pour l'enthousiasme de la population pour ces technologies. Certaines de ces machines vendues au grand public ne garantissaient réellement pas l'apprentissage. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles cet engouement ne dura pas ; les machines disparurent du marché avant la fin des années 60, avant d'avoir pu traverser l'atlantique et s'établir en Europe.

ieo

Sources :

Interview de Monique Travers

Ludy T. Benjamin Jr.: *A History of Teaching Machines*, dans : *American Psychologist*, septembre 1988.

## Mitsi - bien plus qu'un objet de recherche

Le 10 novembre 2016 à 14:02: Nous ne savons encore rien sur l'histoire de Mitsi, et encore moins sur le parcours de Monique Travers. Je la contacte par mail afin de convenir d'une date pour la rencontrer. Nous savons qu'elle a accompagné la mise en place de Mitsi à l'époque, mais tout est encore très flou, nous sommes encore loin de nous imaginer ce que cela signifie ; nous ne savons pas même d'où vient le joli nom de cette machine dont nous aimerions découvrir la mission.

L'après-midi du 23 novembre, Monique Travers nous accueille très chaleureusement chez elle. Nous plongeons dans le passé avec elle, et le brouillard dans nos têtes se dissipe peu à peu, et cède la place à une image de Mitsi et de toute une époque qui se concrétise de plus en plus ... Nous allons passer tout l'après-midi sur les traces d'une machine à enseigner qui est le point de départ de toute une époque.

### Mitsi : le début d'une ère

A l'origine, il y avait cette machine à enseigner, plus précisément cette *Monitrice d'Instruction Technique et Scientifique Individuelle* – nous avons enfin découvert ce qui se cache derrière ce nom, qui, pour être honnête, m'avait d'abord rappelé un chat plutôt qu'une machine...

L'*enseignement programmé*, principe mis en application avec Mitsi, était un principe très répandu aux États-Unis dans les années 70, mais très peu connu en France. Tout a commencé en 1975 quand Jean-Marie Zemb et Jean Janitza, alors tous les deux professeurs à la Sorbonne Nouvelle, ont participé à l'expérimentation d'une Mitsi, une machine à enseigner... Monique Travers nous explique : « Alors que Zemb, en tant que théoricien de la linguistique, faisait de la théorie pure, Janitza s'était donné pour but d'appliquer la théorie de Zemb ». Et c'est Jean Janitza qui propose à Monique Travers de prendre comme objet de recherche pour sa thèse une application de la théorie.

« Vous mettez le doigt sur quelque chose qui a été entre rien et l'ordinateur », nous révèle-t-elle. En 1976, elle a commencé ses recherches, elle allait rendre sa thèse en 1978. Sa passion pour ses projets de recherche est encore palpable, ses yeux brillent. Impressionnées, nous l'écoutons : il s'agissait d'observer et d'analyser la réflexion de l'apprenant : « L'apprenant au centre de l'apprentissage était la religion », nous raconte-t-elle. Pourrait-on donc dire que c'est là le commencement de l'ère du numérique ? En effet, l'enjeu était bien plus important qu'un simple changement de support – introduction d'un outil électromécanique pour enseigner – c'était également une remise en question des idées traditionnelles sur l'enseignement et l'apprentissage : « C'était la fin d'une période où l'enseignant était le maître à bord, et la réflexion se faisait plutôt sur la méthode d'enseignement. [...] C'est là où on a commencé à réfléchir. »

Dès lors, l'intérêt scientifique se déplace de l'enseignant vers l'apprenant. Il est important de souligner que c'est donc grâce au numérique, ou du moins avec lui, que change notre manière de comprendre l'enseignement et l'apprentissage. Il est intéressant que ce sont les Allemands qui ont été, selon Madame Travers, « les premiers à renverser le processus, alors qu'en France, un inspecteur avait encore dit à Jean Janitza à l'époque : « C'est déjà assez compliqué de savoir comment on enseigne, on ne va pas commencer à se demander comment on apprend. » » À ce moment-là, ce qu'on entendait par *didactique* en France et en Allemagne n'était pas du tout la même chose.

## Comment Mitsi fonctionnait-elle ?

Le but des programmes écrits pour Mitsi est de faire réfléchir les étudiants sur la langue qu'ils veulent apprendre. Il s'agit d'automatiser la réflexion et non pas la réponse. Mitsi est un programme d'apprentissage, l'objectif n'est pas - comme chez Skinner - d'éviter toute erreur dès le départ : « Ce n'était pas vraiment un test, il y avait des étudiants qui faisaient des fautes juste pour avoir les explications », précise-t-elle.

Madame Travers nous montre une photo de Mitsi. Encore une nouvelle pièce pour compléter notre puzzle... L'écran fait penser à une petite télévision. A l'intérieur, il y avait une bande sonore comme celle d'un magnétophone d'autrefois. A chaque fois que l'image devait changer, le film avançait d'une image et présentait ainsi d'autres schémas ou questions à l'apprenant. Le son était synchronisé avec l'image et transmis à l'étudiant à l'aide d'un casque. Un second magnétophone enregistrait automatiquement toutes les réponses données par les étudiants sur une cassette qu'il fallait ensuite envoyer à Sintra, l'entreprise qui avait conçu Mitsi, pour l'analyse.



Mitsi : La "machine d'apprentissage"

Madame Travers nous laisse seules pour un moment. Curieuses, nous nous regardons ; qu'est-ce qu'elle va encore nous apporter ? La table devant nous est déjà pleine de brochures, de livres et d'articles - sans oublier les gâteaux et le thé qui nous ont été servis. Elle revient avec un livre d'une épaisseur impressionnante : nous apprenons qu'il s'agit de sa thèse. « C'était grâce à cette machine et aux enregistrements des étudiants que j'incitais à réfléchir à voix haute qu'on essayait de savoir ce qui se passait dans la tête d'un apprenant devant un problème d'ordre linguistique. » Mitsi ne constituait donc pas seulement un outil d'apprentissage, mais aussi un outil de recherche.

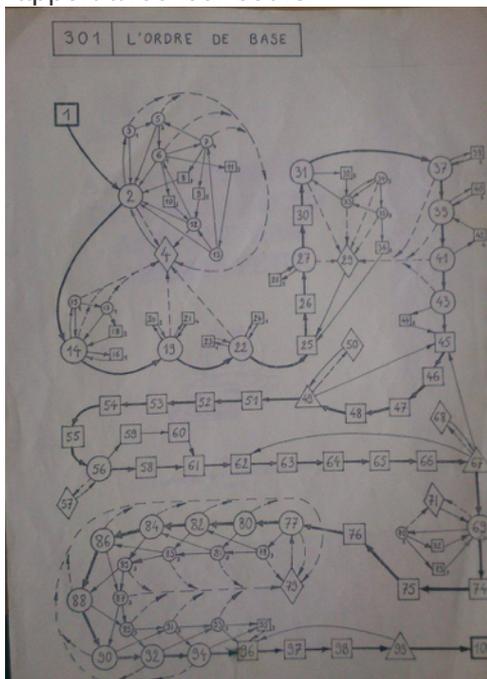
« Ce que je regardais dans ma thèse, c'est le parcours que faisaient les étudiants », dit-elle en souriant. Ces « parcours » retracent le chemin que les étudiants ont fait dans le programme d'apprentissage, indiquant à quelles questions ils ont donné quelles réponses et quelle information leur a été donnée à quel moment.

Elle nous explique les symboles du programme : un carré, c'est une information, un rond représente une question... Une question pourrait être la suivante : Quelle est l'ordre de base ? *Ist er gestern angekommen ? Wann fährst du ?* Selon la réponse choisie, l'apprenant passe à une autre question ou information, ce qui crée tout un circuit. Un autre exemple est le programme sur les verbes forts : pour donner le passé du verbe *kommen*, il fallait déplacer

des curseurs. Le premier devait être mis sur « k », le deuxième sur « a » etc. Ces curseurs donnaient une impulsion électrique à l'endroit où ils étaient, et cette impulsion était retranscrite sur une bande. « Mais dès qu'il y avait les claviers c'était fini », ajoute-t-elle, cette technologie était devenue obsolète, et dans sa voix on perçoit un peu de nostalgie.



C'est ainsi que les étudiants ont, en fin de compte, très peu travaillé sur Mitsi, alors que « tous les étudiants de première et deuxième année d'allemand ont travaillé, à partir de 1980 sur des micro-ordinateurs [...] pendant près de 30 ans », précise-t-elle. En ce qui concerne le contenu des tests qu'elle développe, elle répond aux besoins des étudiants : « Ce sont eux qui me demandaient de développer des tests sur tel ou tel domaine de la grammaire en rapport avec leur cours. »



Un programme sur l'ordre de base pour Mitsi

## Une démarche heuristique : La pédagogie par l'erreur

Le programme était basé sur une démarche heuristique : il s'agit d'une aide à la réflexion, à la découverte de faits, ce qui mène à une démarche cognitive, car les étudiants comprennent qu'ils ne savent pas tout, et que c'est d'ailleurs tout à fait normal ; ils acceptent des informations qui les font réfléchir par la suite, et construisent ainsi leur savoir. « Cette démarche-là est une démarche qui utilise l'erreur comme moyen d'apprentissage, c'est la démarche de Chomsky, la démarche de tous les cognitivistes. Les démarches behaviouristes [comme Skinner, *ndlr*] sont des démarches pour lesquelles l'erreur est traumatisante, alors que nous, nous utilisons l'erreur pour construire l'apprentissage », nous explique-t-elle.

L'arrivée des micro-ordinateurs a mis MITSU à la retraite. C'était le début d'une nouvelle ère : l'Enseignement (Apprentissage) Assistés par Ordinateur, qui s'est largement développé dans les années 80 pour déboucher sur les laboratoires multimédia modernes.

« Et tout s'est arrêté en 2007 un jour où il y eut eu une fuite dans le toit qui a inondé d'amiante tout le laboratoire. Et je n'ai plus eu le droit de rentrer dans mon laboratoire. Tous mes papiers sont restés dedans, c'était fermé, voilà ». C'était la fin d'une époque et d'une expérience passionnante, dont ont bénéficié les étudiants d'Asnières.

En partant, nous avons du mal à revenir à la réalité du présent, tellement nous avons revécu le passé avec Madame Travers. Il est difficile de s'arracher à cette histoire – plus nous en savons plus cela révèle de nouveaux champs encore inexplorés qui amènent d'autres questions... La Mitsi de la Sorbonne Nouvelle Paris 3 devrait encore être sur le site à Asnières. Il faudrait prendre le temps un jour de franchir tous les obstacles administratifs qui se sont présentés à nous, afin de s'y rendre et de voir *en vrai*, on a envie de dire *in persona*, la fameuse machine à enseigner.

*mlu*

Sources:

Interview avec Monique Travers

Janitza, Jean ; Travers, Monique (dir.) : Babel en Education : Linguistique allemande et didactique des langues. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2003.

Travers, Monique : De Mitsi à Hyperlab : Trente années de technologies toujours nouvelles.

Dans : Krebs, Gilbert (dir.) : Passerelles et passeurs, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle 2002.

Images:

<https://www.flickr.com/photos/zigazou76/15162716364/in/photostream/> [dernière consultation : 7.1.17]

Monique TRAVERS, "Analyse d'une expérience d'enseignement programmé de la grammaire allemande en milieu universitaire", Thèse de doctorat de 3<sup>o</sup> cycle sous la direction de Jean JANITZA, Université Paris 3, 1978

## Mitsi ... et après?

Maintenant que nous avons fait la connaissance de cette petite monitrice que l'on appelle tout simplement Mitsi, et dont nous avons pu découvrir le fonctionnement, on se pose la question de savoir ce qui s'est passé après – Mitsi marque le début d'une aventure, d'une nouvelle ère, qui jusqu'à aujourd'hui ne cesse de se développer et qui, aussi bien à l'Institut d'allemand d'Asnières qu'ailleurs, s'est développé rapidement grâce aux nouvelles technologies qui se sont imposées. Comment alors les linguistes-chercheurs d'Asnières ont développé les programmes de Mitsi et enrichi leur méthode par rapport aux découvertes que cette recherche leur offrait ?

Après sa thèse, Monique Travers n'a eu de cesse de se passionner pour le développement de ces nouvelles programmations que l'on pouvait utiliser dans l'enseignement de l'allemand comme langue étrangère. Elle décrit la période entre 1980 et 1995 comme une *expérimentation constante* qui consistait en une écoute et une observation permanente des besoins des étudiants. Alors, pendant la période hallucinante de 40 ans passée à l'Institut d'Allemand, elle a, avec l'aide et l'expertise dans le domaine de l'informatique de son mari, Dominique Travers, investi tout son temps et son énergie dans le développement de logiciels, qui tentaient de donner à l'apprenant la capacité de travailler en autonomie en termes d'auto-évaluation, mais aussi en termes d'apprentissage, prenant en compte le rythme propre de chaque élève.

### Comment donner à l'étudiant la capacité de travailler plus autonome ?

Depuis les années 80 où sont apparus les logiciels micro-informatiques comme Mitsi, la démarche et le principe de leur programmation à l'Institut d'Allemand d'Asnières s'orientaient aux théories linguistiques de Jean-Marie Zemb et celles psycholinguistiques de Jean Janitza, qui visaient une approche consciente, réflexive et cognitive, aidant l'apprenant à évoluer vers une réelle autonomie. Mais Mitsi en tant qu'outil d'apprentissage ne permettait pas encore à cette époque d'élaborer des exercices complexes. Si bien que la recherche de Monique Travers a montré que cette forme de travail avait un certain caractère novateur qui attirait et captivait l'attention des apprenants. Toute la démarche de Mitsi fut complètement renversée par l'apparition d'un des premiers micro-ordinateurs, le Pet Commodore.



Le "Pet Commodore" de 1977, Copyright Science Museum / Science & Society Picture Library

Ce nouvel ordinateur avec une capacité mémorielle de 64 Ko, un écran de 22 cm, un lecteur de cassettes pour le chargement des programmes et même un clavier à touches a ouvert la voie à l'Enseignement Assisté par Ordinateur en remplacement de l'Enseignement Programmé. Autour de ce nouvel outil s'est formé un groupe de recherche, rassemblant des germanistes du secondaire et du supérieur et quelques informaticiens, le GRAAAL (Groupe

de Recherche pour l'Apprentissage de l'Allemand Assisté par Ordinateur). Les questions essentielles que cette équipe se posait avant la programmation, étaient déterminante pour l'approche et la démarche suivante : outre le défi d'élaborer des programmes pour ce micro-ordinateur qui ne se limiteraient pas en une imitation de l'enseignement sous la forme d'un cours magistral, les chercheurs enseignants espéraient mettre en œuvre un dispositif qui inciterait l'apprenant à raisonner, à ne plus donner des réponses au hasard et à se rendre compte de ses propres problèmes concernant l'apprentissage. L'objectif premier était donc pour ainsi dire de favoriser chez l'apprenant des activités cognitives telles que l'anticipation, le contrôle, l'appel à la mémoire et à la réflexion, et enfin, le recours automatique à la réflexion au lieu d'une réponse automatique.

Aujourd'hui, ces idées apparaissent comme une évidence, mais il faut bien retenir qu'à cette époque-là, la théorie linguistique de Jean Janitza était révolutionnaire. Ainsi, l'équipe GRAAAL a développé deux types de didacticiels différents, simulant des situations de production : d'une part des exercices de traduction ou de résumé de texte, dans lesquels il fallait remplir des trous en choisissant entre plusieurs mots proposés, et d'autre part des programmes traitant certaines notions de la grammaire allemande.

### **L'évolution technologique : un temps mouvementé...**

Or, comme l'évolution technologique avançait inexorablement à cette époque tout comme aujourd'hui, le temps de l'Enseignement Assisté par Ordinateur fut un temps mouvementé pour les enseignants-chercheurs, qui devaient s'habituer à des dispositifs de plus en plus complexes. Après le Pet Commodore vient donc le Commodore CBM, qui, avec son unité double de disquettes représentait déjà une véritable innovation par rapport aux cassettes du Pet Commodore. Puis apparaît le Goupil, le Bull Micral 30 et enfin l'Ast Bravo 286 ; un ordinateur de 512 Ko, avec une puissance de 8 Mhz et un écran de 32 cm.

A cette époque, plus précisément en 1985, le travail passionné de l'équipe d'enseignants chercheurs porte ses fruits en publiant chez Hatier l'ouvrage intitulé : « Enseignement Assisté par Ordinateur des langues étrangères – Théories – Pratiques – Perspectives ». La recherche ne s'adresse pas seulement à un public scientifique, mais également aussi aux étudiants, auprès desquels l'atelier de l'EAO fut un franc succès.

Puisque toute chose doit se terminer un jour, aussi l'ère du micro-ordinateur connaît une fin... Là, en 1995, encore une fois l'univers technologique d'Asnières est bouleversé, mais cette fois-ci par l'installation d'un laboratoire multimédia. En matière d'apprentissage de langues, ces nouveaux ordinateurs, les Power Mac 6100 de Macintosh, représentent une révolution car ils introduisent le son et la vidéo. Encore une fois, Monique Travers reprend les exercices conçus à l'origine par Jean Janitza et elle les numérise tous. Mais maintenant viennent aussi les illustrations qui accompagnent le son en affichant des courbes d'intonation ou l'Alphabet Phonétique International. De plus, c'est à ce moment-là que les programmes d'apprentissage deviennent accessibles à tout étudiant en fournissant un cédérom avec tout un cours complet et structuré, expliquant les règles de la phonologie allemande. Mais évidemment, le laboratoire multimédia n'est pas restreint au domaine de la phonologie, même les leçons traitant de la société et de la civilisation sont désormais largement envisageables.

A ce moment-là, nous sommes déjà très proches de notre réalité actuelle, où l'enseignement ne peut plus se défaire du numérique. Avec leur travail passionné et intensif, les enseignants-chercheurs d'Asnières, et parmi eux Monique Travers et son mari, ont offert aux étudiants une nouvelle manière de comprendre et apprendre la langue allemande, mais comme Monique Travers le dit très ouvertement : « *c'est grâce au numérique ou du moins avec lui que dès le début, on change notre manière de comprendre l'enseignement et l'apprentissage* ».

Ne serait-ce donc pas le numérique qui était le point de départ d'un débat révolutionnaire sur les processus d'apprentissage et par là aussi sur celui de la didactique ? Une manière de le rendre plus individuel ?

*hvo*

Sources :

Interview avec Monique Travers

Janitza, Jean ; Travers, Monique (dir.) : *Babel en Education : Linguistique allemande et didactique des langues*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2003.

Travers, Monique : *De Mitsi à Hyperlab : Trente années de technologies toujours nouvelles*. Dans : Krebs, Gilbert (dir.) : *Passerelles et passeurs*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle 2002.

## Elfriede Jelinek publie dans un espace sans nations ni frontières



screenshot de la page web d'Elfriede Jelinek:

<http://www.elfriedejelinek.com/>

**Dans les années 1990, Elfriede Jelinek s'exprimait encore en public, sur les estrades, lors de manifestations contre l'extrême droite en Autriche. L'écrivaine autrichienne, prix Nobel de littérature en 2004, est connue pour ses prises de position politiques et culturelles. Or aujourd'hui, elle privilégie la publication en ligne à la publication papier, et ses apparitions publiques se font de plus en plus rares.**

Si Elfriede Jelinek a su s'affirmer de la sorte sur internet, c'est aussi en sa qualité de précurseur dans le domaine technologique. Aidée par son mari informaticien, elle compte en 1996 parmi les premiers auteurs à avoir leur propre site internet. Y paraissent dans un premier temps des textes déjà publiés sur papier. Par la suite, des essais, des textes de théâtre et de « prose courte » voient le jour exclusivement sur son site. En 2007, elle commence à publier en ligne son roman *Neid* ; il s'agit du troisième volume d'un cycle sur les péchés capitaux, commencé par *Lust* (1989) et poursuivi avec *Gier* (2000) qu'elle avait publiés au format papier.

Jelinek est une écrivaine de gauche, engagée au Parti communiste d'Autriche (KPÖ) de 1974 à 1991. Depuis 1986, elle écrit contre les figures de proue de l'extrême droite comme Jörg Haider, dirigeant du FPÖ jusqu'en 2000. Dans son combat contre la montée de l'extrémisme de droite et le refoulement du passé nazi de l'Autriche, Jelinek polarise : beaucoup d'Autrichiens considèrent qu'elle « salit » l'Autriche en dénonçant les continuités avec le fascisme ; ainsi, ses prises de position critiques à l'égard de son pays lui ont valu le nom de « Nestbeschmutzerin » (littéralement : « souilleuse de nid »).

L'entrée au gouvernement du FPÖ dans une coalition avec le ÖVP (parti conservateur) en 1999/2000 constitue une césure dans la posture d'auteure de Jelinek : dorénavant, en signe

de protestation politique, l'écrivaine interdit la mise en scène de ses pièces de théâtre dans son pays. Cette posture n'est pas nouvelle : avant elle, Thomas Bernhard avait formulé dans son testament l'interdiction de toute publication et mise en scène de son œuvre en Autriche.

### **La publication en ligne comme émigration intérieure**

Jelinek entreprend alors ce qu'elle appelle une « émigration intérieure » en se tournant vers la publication en ligne. Elle contourne ainsi elle-même l'interdiction qu'elle avait prononcée : son œuvre existe et existera, mais l'écrivaine refuse de la « donner » à son pays. Son exil intérieur est donc en même temps une ouverture sur le monde : en publiant sur internet, Jelinek évite l'Autriche et fait un pied-de-nez au marché national. Elle élève ainsi sa voix dans un espace plus ouvert où, depuis chez elle, elle s'adresse directement à ses lecteurs.

En 2004, sa réception du prix Nobel de littérature marque une deuxième césure dans son rapport aux sphères littéraire et publique autrichiennes : le Nobel représente un honneur pour son pays – pays qu'elle déteste. Cette ambivalence, redoublée de la phobie sociale de l'écrivaine et de son dés-enchantement à l'égard du politique, nourrissent sa volonté de « disparaître ». Dans un entretien au magazine d'information Profil, Jelinek affirme : « Je ne voudrais pas être une personne publique [...]. Ce que je préférerais, ce serait disparaître tout de suite. J'espère que j'y parviendrai » (1).

Le choix de la publication en ligne n'est pas une capitulation. Au contraire : Jelinek explore et exploite le potentiel du numérique. Publier en ligne, c'est d'abord se libérer du marché du livre. C'est s'auto-produire, s'appropriier l'ensemble du processus de création, conformément à l'idéal marxiste qui est celui, aussi, de la génération des années 1960 dont fait partie Jelinek. En outre, la publication en ligne permet à l'écrivaine un nouveau rapport à la médialité. Le texte n'est plus figé, il peut évoluer par des modifications, retranchements ou ajouts, ce que le format livre ne permet pas. Surtout, la publication en ligne permet une réaction instantanée à l'actualité. Ainsi, Jelinek actualise régulièrement ses contenus en fonction de l'évolution de la situation politique, économique ou culturelle. Sa posture d'auteure engagée en gagne par là même en pertinence et en crédibilité.

### **Une esthétique de la disparition portée dans le virtuel**

Pourtant, le contenu des publications de Jelinek reste classique – pas d'hyperliens ou de section de commentaires, par exemple. Son œuvre est protégée par le droit d'auteur et ne peut être reproduite.

Mais justement : qui nous garantit que, depuis notre dernière connexion, Jelinek n'est pas intervenue dans ses textes pour les modifier ? Voilà justement là où Jelinek semble vouloir nous mener : le

lecteur doit avoir un rôle actif, questionner, s'appropriier le texte.

Car pour Jelinek, ces textes publiés en ligne ne sont pas des entités autonomes et fixes. Ils sont pétris, d'abord, d'intertextualité : citations, références, allusions... Voués ensuite à la consommation et à la péremption, à la disparition, à une existence « fantomatique », ils ne sont que ce que le lecteur en fait au moment où il s'en empare. Le lecteur est exhorté à ne pas imprimer le texte ; à le télécharger s'il le souhaite, puis à l'effacer (2). Les textes en ligne de Jelinek sont donc fluides, malléables, incomplets : ils n'existent qu'à partir du moment où ils sont arrachés à leur plate-forme de départ pour être mis en scène, traduits, compilés...

À l'image de leur auteure, les textes de Jelinek oscillent donc entre présence et absence. La disparition physique de l'écrivaine se mue en véritable esthétique de la disparition portée dans le virtuel. Cette nouvelle matérialité de la publication en ligne, celle justement, de l'immatériel

et du perméable, concorde avec la fascination de l'auteure pour le fluide, l'éphémère, le mouvant. Ainsi, la qualité numérique et virtuelle du texte refléterait une écriture proprement féminine ; Jelinek se place dans la continuité d'écrivaines féministes comme Ingeborg Bachmann, qui à la fin de son roman *Malina* (1971) fait disparaître son héroïne dans une fissure murale...

*lea,*  
*avec la collaboration de ale et jog*

(1) <http://www.profil.at/home/habe-95051>.

(2) Voir l'essai de Jelinek sur son site internet : Ein paar Anmerkungen zu „Neid“

Nous remercions Sarah Neelsen, spécialiste des essais de Jelinek, d'avoir répondu à nos questions pour la rédaction de cet article.

**Pour aller plus loin :**

- Le site internet d'Elfriede Jelinek : <http://www.elfriedejelinek.com/>

- Sarah Neelsen. Gegen die Bibliothek (Elfriede Jelinek). Warum die zeitgenössische Literatur ein

neues Medium verlangt. Gemmel, Mirko; Vogt, Margrit. *Wissensräume : Bibliotheken in der Literatur*. Ripperger & Kremers, 2013. Voir la référence en ligne : <halshs-01406136>;

- Sarah Neelsen. *Les Essais d'Elfriede Jelinek. Genre, relation et singularité*. Paris, Honoré Champion, 2016. Cette thèse a reçu le prix Pierre Grappin, ancien doyen de l'université de Nanterre, résistant et germaniste, en 2014.

## Alumni

### Portraits de nos diplômés

**Pia Meierkord**, assistante dans un cabinet d'expertise de tableaux anciens à Paris, Saint Honoré Art Consulting : « J'ai également participé à la rédaction de la revue en ligne « Asnières à Censier » ! »

*Pouvez-vous nous présenter votre parcours avant d'étudier à la Sorbonne Nouvelle?* Après le bac, j'ai décidé de travailler en tant que jeune fille au pair à Paris pendant un an et demi. J'avais fait du français au lycée et j'ai toujours aimé la langue et la culture française. Puis j'ai déménagé à Berlin – je viens de Bielefeld – afin de commencer mes études à la Freie Universität de Berlin. J'ai choisi le double diplôme en « Frankreichstudien ». Mes matières étaient le droit, l'histoire de l'art, la littérature française et des cours de langue française.



A côté de mes études, j'ai travaillé en tant qu'assistante à la rédaction pour le site NRW.de. J'ai passé la troisième année d'études à Paris 3, comme prévu dans le cadre du double diplôme.

*Avez-vous des souvenirs de Paris 3 à partager?* C'était une année intéressante! J'ai participé, comme vous, à la rédaction de la revue en ligne « Asnières à Censier » ! Je me souviens encore que nous avons participé à un événement à l'institut Goethe à l'occasion de la journée des professeurs allemands. Mon année à Paris 3 était une bonne décision, je suis toujours en contact avec des personnes de mon cursus et chacun fait quelque chose de différent et avec succès !

*Puis-je vous demander quel était le thème de votre mémoire de licence ?* Oui, c'était un travail très intéressant ! J'ai comparé deux romans français de Zola et Balzac d'un point de vue artistique.

*Dans quelle mesure votre année d'échange à Paris 3 était-elle utile pour vous ?* Après mon année à Paris 3, j'ai dû effectuer un stage. Je l'ai fait dans un cabinet d'expertise de tableaux anciens... où j'ai en suite obtenu un travail à temps plein ! J'y travaille actuellement en tant qu'assistante et ai diverses responsabilités. Les cours d'histoire de l'art que j'avais à la FU Berlin et les cours de langue à Paris m'ont été très utiles pour mon stage ainsi que pour mon travail actuel. Je fais des travaux de recherche, puisque j'explore les archives des musées du Louvre et d'Orsay. Le séjour à Paris m'a permis de travailler dans la capitale française.

*mef* (janvier 2017)

**Julien Corbel**, assistant de français à Fribourg en Allemagne : « Nous retrouvons l'idée de liberté à la fois dans la manière d'enseigner de chaque professeur mais aussi dans le choix des sujets d'exposés. »

J'ai un intérêt prononcé pour l'allemand depuis que je suis très jeune. J'ai vécu un an en Allemagne entre ma première et ma terminale, et quand j'étais au lycée, j'étais en section européenne, c'est-à-dire que mes cours d'histoire étaient enseignés en allemand. Après le bac, j'ai fait des études de musique et me suis inscrit à l'université essentiellement pour rester en contact avec la langue allemande. Et au final, ça m'a beaucoup plu, donc j'ai continué les études d'allemand jusqu'au M2.

J'ai de très bons souvenirs de l'ambiance entre les étudiants mais entre les professeurs du département d'Études Germaniques. Si le site d'Asnières permettait aux étudiants des différentes promotions de bien se connaître, à Censier, il y a toujours des liens forts entre les différentes promotions, notamment grâce aux "Stammtische", mais aussi avec des étudiants des autres disciplines. Les voyages d'étude en master sont aussi de bons souvenirs. Étudier dans une bonne ambiance et de manière détendue, c'est très important. Nous retrouvons l'idée de liberté, à la fois dans la manière d'enseigner de chaque professeur mais aussi dans le choix des sujets d'exposés.

J'ai eu mon Master 2 en juin dernier, et cette année je suis assistant de français à Fribourg en Brisgau : cela ne fait pas longtemps que j'ai commencé, mais pour le moment cela me plaît énormément. Mon projet professionnel est encore à déterminer...

*jog* (janvier 2017)



**Marion Balaÿ**, assistante de direction à la programmation culturelle, Fondation de l'Allemagne / Maison Heinrich Heine à Paris : « Aujourd'hui je suis responsable du programme qui m'a emmené la première fois en Allemagne! »

Après mon baccalauréat, je ne savais pas très bien ce que je voulais faire. J'étais déjà allée en Allemagne plusieurs fois avec un programme d'échange qui m'avait beaucoup plu... et dont je suis aujourd'hui responsable! Après cela, j'ai passé un an en Allemagne où j'ai vraiment appris la langue. De retour en France, je me suis inscrite en licence Allemand-Communication à la Sorbonne Nouvelle Paris 3.

Mes deux premières années se passaient à Asnières, et comme j'habite le 94, le trajet quotidien était très long! Pourtant je le faisais volontiers, pour les cours et pour l'ambiance chaleureuse et familiale au département d'Etudes Germaniques. J'ai fait ma troisième année en Erasmus à Berlin et, à mon retour, le département avait déménagé à Censier. L'ambiance était différente, ce changement avait appauvri un certain « vivre ensemble » auquel nous étions habitués, même si l'esprit de proximité a été préservé.

J'ai commencé par effectuer un stage au DAAD, puis j'ai fait un stage à la Maison Heine durant six mois, entre 2014 et 2015, avant d'être finalement embauchée en octobre 2015. En tant que stagiaire, j'étais chargée principalement de gérer le site internet, de l'envoi de la newsletter hebdomadaire, de la page Facebook. J'aidais aussi à traiter les dossiers de candidatures des résidents, parce que la maison Heinrich Heine n'est pas seulement un centre culturel franco-allemand, mais également une résidence pour les étudiants allemands et étrangers venant étudier à Paris.

Notre maison propose un programme culturel hebdomadaire très développé (concerts, ciné-clubs, conférences). La principale difficulté consistait à attirer un public large et varié, dépassant celui que composent nos habitués. En ce moment, nous travaillons davantage notre stratégie de communication pour essayer d'attirer plus de jeunes. Nous ciblons principalement un public universitaire : étudiants, enseignants, chercheurs, ainsi que des artistes.

J'ai été recrutée pour l'organisation du 60ème anniversaire, pour travailler sur les archives et faire des propositions de programmes. Durant ce travail, deux stagiaires m'assistaient. J'ai aussi participé à l'élaboration de la nouvelle page internet, notamment en ce qui concerne la mise à jour de son contenu, pendant que les stagiaires se chargeaient de la page Facebook et de la newsletter. Si j'avais un conseil à donner à quelqu'un qui sort d'une licence d'études franco-allemandes à Paris 3, je lui proposerais de tenter le coup : de postuler dans le service culturel. Nous accueillons à peu près deux ou trois stagiaires par an, français ou allemands, pour une durée de quatre à six mois. Nous avons des offres non seulement dans le service culturel, mais aussi dans la communication et les relations publiques.

*bem* (déc. 2016)



**Solene Moy, guide touristique de lan-gue allemande à Paris : « Je me souviens d'une anecdote vrai-ment drôle dans un cours de grammaire avec Valérie Robert qui a réussi à rendre la grammaire allemande intéressante. »**



*Qu'est-ce qui vous as amené à faire des études*

*d'allemand?* Mon parcours est un peu particulier. J'avais l'allemand comme deuxième langue étrangère et après le bac, je ne savais pas ce que je voulais

faire, mais je savais que j'aimais l'allemand, bien que je n'aie jamais été en Allemagne avant. Contrairement à ce qui se passe en Allemagne, en France, on finit le bac à 18 ans et souvent on est trop jeune pour savoir ce qu'on veut faire concrètement. On se retrouve devant des fiches post-bac et on est perdu. Alors moi, j'ai choisi l'allemand au pif est je suis arrivée à Asnières en Licence Franco-Allemande. Quand je suis arrivée, j'avais un niveau assez nul, assez pitoyable, vraiment terrible. Et j'ai, pour la première fois, entendu des mots comme « Abibac », etc. et là, je me suis rendue compte de la différence de niveau entre moi et les autres et cela se ressentait aussi au niveau des notes!

J'ai même hésité à arrêter, mais avec un peu de recul, je suis très contente d'avoir choisi ce cursus-là. Car, malgré un début très difficile, j'ai eu la chance d'avoir un corps professoral excellent, de très bons profs, qui ont bien remarqué les différences et qui ont mis en place des groupes de niveau pour l'apprentissage des langues. Honnêtement, je trouve ces groupes très bien, cela nous permet d'évoluer autour des gens du même niveau. Le fait d'être un petit groupe, créait aussi des liens intenses entre les étudiants.

Quel souvenir j'ai d'Asnières? C'était il y a cinq ans, alors franchement cela fait loin... Mais je me souviens d'une anecdote dans un cours de grammaire avec Valérie Robert qui a quand même réussi à rendre la grammaire allemande intéressante, et c'est quelque-chose que je lui dois. Et là, on avait des grands amphis, mais on n'était que trente personnes. Et déjà cela donnait une certaine atmosphère, il y avait une odeur assez particulière, c'est un peu comme ma petite madeleine de Proust. Ceux qui ont connu Asnières s'en souviennent sûrement. On avait un cours de grammaire à 8 h du matin et c'était le weekend après Pâques, alors peu de monde était venu, et Mme Robert avait ramené des chocolats et elle a dit « c'est pour les courageux qui sont venus ». C'est un peu ça Asnières. Au département d'études germaniques, on la chance d'avoir des profs qui connaissaient votre nom, ce qui créait une force et un esprit particulier.

Après la licence j'ai d'abord fait un an d'Erasmus à Berlin et après, j'ai bifurqué en Master Allemand / Histoire avec Paris 7 et c'était génial. J'ai fini ce Master et l'année dernière, quand j'étais à la cafétéria de Paris 3, j'ai trouvé une petite fiche où on proposait de faire des « *Stadtführungen* » à Paris. Du coup, j'ai envoyé un message et cela fait maintenant presque deux ans que je fais des « *Stadtführungen* » en allemand à Paris.

Ce job intègre vraiment parfaitement mes études, mais ce qui m'a vraiment aidé à entrer dans la vie professionnelle, c'était de parler l'allemand. J'ai reçu plein d'appels des recruteurs pour des jobs dans un peu tous les domaines, seulement, parce que je parlais l'allemand. C'est un vrai plus. Parce que l'anglais, tout le monde sait le parler. Parler l'allemand est vraiment une compétence particulière.

Si j'avais un tuyau à donner aux étudiants actuels: soyez patients avec l'administration et ne vous reposez pas sur vos acquis ! Et surtout : Participez aux événements que les profs organisent pour vous, car c'est une vraie chance de travailler sur des sujets aussi intéressants !

*hvo (déc.2016)*

**Gabrielle Perrouas**, co-organisatrice du festival de cinéma jeunesse : le Carrousel international du film de Rimouski, au Canada : « Mon année au département d'allemand m'a permis d'élargir mes réseaux et horizons en participant à différents événements culturels, échanges, tandems, voyages... »



Après deux ans de classe préparatoire littéraire option cinéma, je suis entrée directement en 3e année de

cinéma et audiovisuel à la Sorbonne Nouvelle. Puis, ayant voulu effectuer une année Erasmus en Allemagne et poussée par Matthias Steinle (un professeur de cinéma allemand et le coordinateur des Erasmus en cinéma), je suis la première à être partie à la HFF (Hochschule für Film und Fernsehen) à Potsdam pour effectuer ma première année de Master (en recherche cinématographique et audiovisuel, spécialité esthétique et Histoire de l'Art). C'est en revenant de cette année fort enrichissante que j'ai décidé de poursuivre mes études au département d'allemand à la Sorbonne Nouvelle. Cela n'a pas été une mince affaire d'adapter mon emploi du temps, malgré le programme plus "léger" des Master 2 en cinéma. Mes cours se chevauchant parfois, je me sentais comme Hermione Granger et aurais bien aimé posséder son fameux sablier « retourneur de temps ».

J'ai choisi la licence franco-allemande car le programme bilingue proposé dans différentes spécialités (Histoire, Lettres, Culture, Politique, Relations internationales etc) ainsi que l'étude de la langue me semblait le plus complet pour parfaire mes connaissances sur nos deux pays. J'ai obtenu ma licence en fin d'année, en 2014, et j'ai hésité à continuer en Master mais il me fallait vraiment clore mon premier Master de cinéma (je n'avais pas réussi à suivre tous les cours à cause des chevauchements et à rédiger complètement mon mémoire).

*Quels ont été les apports de ce cursus en termes de connaissances et de construction personnelle ?* Le cursus a été complémentaire avec ma formation cinématographique, notamment pour mon mémoire dont le sujet questionnait la réécriture de l'histoire allemande dans les films allemands contemporains. J'ai pu élargir à la fois mes réseaux et mes horizons en participant à différents événements culturels, échanges, tandems, voyages... et même l'année qui a suivi, si je suis retournée achever mon M2 en cinéma.

*Ton meilleur et ton pire souvenir dans ce cursus.* Mon pire souvenir est de ne pas avoir totalement préparé mon exercice de thème et d'avoir dû improviser sur place... Le thème restera un exercice de rigueur douloureux... Sinon, des exposés parfois rébarbatifs, scolaires et donc inintéressants de la part de camarades de deux à trois ans plus jeunes. Avoir l'impression d'un retour en "arrière" et d'une perte de temps (dû au fait que je savais que je pouvais avoir des cours de cinéma en même temps). Mon meilleur souvenir est ma rencontre avec Julien Corbel et nos différents travaux en commun (nos exposés sur Berlin Alexanderplatz, sur la cohabitation en France etc.), nos entrevues pour le journal "Asnières à Censier" (notamment avec Hansgerd Schulte).

*Que fais-tu cette année et quel(s) est/ sont tes objectifs professionnels à présent ?* Je suis maintenant au Québec depuis plus d'un an (stage d'août à décembre 2015 puis retour de janvier à mars 2016 puis retour en avril 2016 jusqu'en avril 2018 voire au-delà...). Maintenant j'ai un visa de travail dans un festival de cinéma jeunesse (le Carrousel international du film de Rimouski). Actuellement, je suis en période "d'hibernation" car pendant l'hiver pas de subvention possible pour le festival. Cela prouve que l'allemand peut aussi bien mener de l'autre côté de l'Atlantique... Je regrette de ne pas m'en servir souvent mais si l'occasion se présente (invité allemand ou autrichien à Montréal dans des festivals de cinéma), je sauterai dessus !

*clr (déc. 2016)*

**Cécile Chamayou-Kuhn, professeur agrégée à l'Université de Lorraine : « je me suis vraiment sentie très entourée ».**

Cécile Chamayou-Kuhn voulait revenir en Paris après avoir fait ses études en Allemagne. C'est donc naturellement qu'elle décide de faire son DEA à Asnières. L'allemand elle l'a un peu appris par hasard, n'ayant pas d'attache familiale avec le monde germanophone. Mais au lycée, c'est une réelle passion pour la langue qui se développe. Elle décide donc de partir en Allemagne pour s'immerger dans un monde qui l'attire tant, mais développe aussi une attirance pour l'Autriche, qu'elle pourra satisfaire à Asnières où les cours sont aussi ouverts sur ce pays.



A Paris 3, la bonne ambiance et la proximité du corps enseignant lui plaisent tout de suite. Elle garde de très bons souvenirs et une

grande gratitude pour le soutien des enseignants; surtout pendant sa thèse et sa préparation aux concours, elle s'est vraiment sentie très entourée. Le fait que tous les cours soient bien préparés et la grande disponibilité des professeurs l'ont vraiment marquée. Elle a aussi beaucoup apprécié les aides méthodologiques offertes qui lui ont permis de se repositionner dans le système français. Ces méthodes, elle s'en inspire tous les jours dans son enseignement, en transmettant les bonnes pratiques de la dissertation et en restant disponible pour ses élèves.

Aujourd'hui, elle est professeur Agrégée (PRAG) d'Allemand à l'Université de Lorraine, elle enseigne la civilisation et l'histoire des idées des pays germanophones. Elle fait également partie du laboratoire de recherches CEGIL (Centre d'Etudes Germaniques Interculturelles de Lorraine). Un conseil que Mme Chamayou-Kuhn partage volontiers: profitez de cette proximité entre étudiants et enseignants et de leur disponibilité. Il est très agréable et facile de garder contact. Par exemple, grâce à ces contacts, elle a participé à la publication du collectif *Le Lieu du Genre. La narration, espace performatif du genre* en 2011 avec Patrick Farges et Perin Emel-Yavuz.

cch (déc. 2016)

**Anita Westrup**, diplômée du master de journalisme franco-allemand travaille à la chaîne de TV allemande ARD : « J'étais ravie de trouver un cursus qui me laisse beaucoup de libertés ».



*Comment es-tu arrivée à la Sorbonne Nouvelle?* Entre septembre 2012 et janvier 2013 je suis partie en Erasmus à Paris 7. Au départ je ne voulais pas trop aller à Paris, j'avais peur de me perdre dans cette grande ville. Là j'ai rencontré un garçon, ce qui m'a motivé pour retourner en France. Je suis donc rentrée en Allemagne pour envoyer des candidatures un peu partout pour le Master 1 et j'ai été prise en Information et communication.

Pour le Master 2 j'avais vraiment envie de faire le Journalisme franco-allemand à Paris 3. J'étais ravie d'avoir un cursus qui me laisse beaucoup de liberté, avec des cours au premier semestre et des stages au deuxième. En tout, j'ai fait 4 stages jusqu'en août puis j'ai passé ma soutenance.

Après mon Master j'ai été quelque temps community manager pour Accord Hotel, je m'occupais des pages web de l'entreprise. Cela s'éloigne du journalisme mais ça payait assez bien. Ensuite j'ai été recrutée par un studio de correspondants pour une chaîne allemande en France qui avait besoin de renfort au moment des attentats de Paris. Le même studio m'a ensuite sollicitée pour la COP21. C'était très valorisant comme expérience, j'ai pu traduire des textes, sélectionner des morceaux d'interviews pour le JT.

En ce moment, je fais un "volontariat" d'un an et demi auprès de la chaîne allemande ARD, dans la sous-division du Bade-Wurtemberg. On était 400 candidats pour seulement 10

places. C'est une formation tri-médiale (journalisme web, radio et télévision). Je me suis acheté un camping-car parce que c'est une formation pour laquelle je dois beaucoup bouger dans le sud de l'Allemagne, j'alterne entre théorie, conférences, et pratique.

Comment je vois l'avenir ? Normalement je pourrais continuer à travailler pour l'ARD après mon volontariat, mais j'ai envie de changer d'univers. Déjà parce que si je continue, je devrais m'installer à Stuttgart, et c'est une ville qui pour moi ne bouge pas assez. J'ai besoin d'une ville vivante, j'ai besoin que ça pétille. J'envisage de retourner à Paris en tant qu'auto-entrepreneuse et de proposer mes reportages à des studios, mais il y a déjà beaucoup de correspondants allemands sur place qui n'apprécient pas trop les petits nouveaux comme moi. Une autre possibilité serait d'entrer chez Arte pour des remplacements de rédaction. L'idéal pour moi, ce serait qu'on m'envoie faire des documentaires. Les images me fascinent! J'ai envie de partir dans un pays francophone pour capturer de belles images pour la télévision allemande. Cela apaiserait ma soif de voyage. J'aimerais traiter des sujets en profondeur, sur la politique, la culture ou la société.

Ce que je retiens de mon passage à Paris et à la Sorbonne Nouvelle ? Paris est devenu pour moi une ville où je viens chaque mois recharger mes batteries. J'adore la vivacité et l'offre culturelle ici. Je me rappelle à Paris 3 de la cafétéria et de ce piano où, de temps en temps, quelqu'un venait jouer quelque chose. C'était un vrai moment de détente et de réflexion pour moi. A Paris 3 j'ai rencontré une journaliste qui faisait un reportage sur « les études à Paris », qui devait être diffusé en Allemagne. C'est une de mes profs de Master qui nous a transmis l'information. Cela a été enrichissant pour moi. Habituellement c'est moi qui embête les gens pour pouvoir les suivre et avoir un entretien, j'étais ravie pour une fois d'inverser les choses. Nous avons travaillé ensemble sur le reportage pendant tout mon Master 2, et nous sommes restées de très bonnes amies, elle m'a beaucoup aidé pour entrer dans les réseaux du journalisme.

*ana (déc. 2016)*

**Maline Luze, professeure agrégée en lycée :** « J'ai bien aimé l'enseignement en général à Paris 3, pour sa variété, mais aussi pour sa perspective historique ».



Nous nous sommes donné rendez-vous à la Grande Mosquée de Paris. Je fais la connaissance de Maline autour d'un thé à la menthe. Ou peut-être serait-ce mieux

de dire que nous faisons connaissance l'une de l'autre, car je ne suis pas la seule à poser des questions. C'est agréable d'échanger avec elle, de découvrir son parcours. Maline est allemande et vit à Paris depuis huit ans maintenant.

*Pour quelles raisons as-tu fait ton Master 1 d'études germaniques à la Sorbonne Nouvelle ?* Tout a commencé après mon bac, quand je suis partie à Paris. À l'époque, j'ai fait un stage d'un an dans une école maternelle franco-allemande, l'AJEFA. Mais cela ne me suffisait pas, je voulais vraiment me plonger dans la langue française. Après une année de voyage en Inde, je suis donc revenu à Paris pour faire une licence LEA, allemand et anglais.

Au départ, j'avais prévu de faire un master de journalisme franco-allemand, mais on m'a conseillé de faire d'abord un master en études germaniques et c'est ainsi que j'ai atterri ici ! Puis, pour mon M2, je me suis dirigée vers l'enseignement.

*Qu'est-ce qui t'a particulièrement plu dans ton M1 ?* Je me rappelle d'un cours que j'ai eu avec Monsieur Farges - « Écologie politique » qui m'a énormément plu. J'ai rédigé mon mini-mémoire dans le cadre de ce cours. J'ai bien aimé l'enseignement en général à Paris 3, non pas seulement pour sa variété, mais aussi pour l'accent mis sur les éléments historiques. J'ai même pensé à rédiger une thèse en histoire, et j'y pense encore. Malheureusement, il y a toujours cette question financière... Et comment savoir si cela me servira à quelque chose ? On était un petit groupe à faire le M1 d'études germaniques et on s'entendait super bien; j'ai encore des amis de cette époque.

*Aurais-tu des idées d'amélioration pour la filière d'études germaniques ?* Non, pour moi, c'était exactement ce qu'il me fallait. Par contre, j'aurais pas mal de choses à critiquer sur le système d'éducation français qui est trop élitiste à mes yeux. Mais c'est une autre histoire...

*Y a-t-il des choses qui t'ont plus marquées que d'autres ?* Ce qui m'a beaucoup marquée c'est notre voyage à Verdun : C'était une très bonne expérience de travailler tous ensemble sur un projet commun. Ce voyage à Verdun que nous avons organisé nous-mêmes a été proposé à tous les anciens du cursus ainsi qu'aux adhérents de l'Association Pierre Bertaux. Verdun est-ce un lieu de mémoire franco-allemand ? Existe-t-il une mémoire franco-allemande de la Première Guerre mondiale ? Nous nous sommes posé des questions comme celles-ci et nous en avons discuté ensemble. Et, cerise sur le gâteau, nous avons réussi à obtenir, en partenariat avec le Centre Mondial de la Paix, une conférence avec l'historien allemand Gerd Krumeich, grand spécialiste de la Première guerre mondiale. C'était très enrichissant.

*Que fais-tu en ce moment et où te vois-tu plus tard ?* L'année dernière j'ai passé le CAPES, puis j'ai eu mon agrégation. Ensuite, j'ai enseigné un peu au collège, et maintenant, j'enseigne au lycée. J'aurais bien aimé donner des cours d'anglais aussi, mais comme en France un professeur n'enseigne qu'une seule matière, je donne seulement des cours d'allemand pour le moment. Parfois j'ai du mal à croire que je suis vraiment professeur. Ça fait un peu bizarre de ne plus être à la fac, c'est ma première année de vraie vie professionnelle. Même si j'ai beaucoup aimé être étudiante, je suis très heureuse de faire ce que je fais maintenant : enseigner aux enfants et aux adolescents, c'est beaucoup plus que la simple transmission de savoir. Je ne sais pas comment ça sera dans dix ans, mais pour le moment, je compte rester en France. C'est ici que je me suis construit une vie maintenant, que j'ai mes amis, mes repères... D'ailleurs, j'ai toujours rêvé d'ouvrir un café à Paris, peut-être que je me lancerai un jour dans ce projet, qui sait ?

Après l'interview, nous restons encore un peu à bavarder, tantôt en allemand, tantôt en français...

Personne n'a envie de retourner tout de suite à la vie quotidienne, c'était une jolie parenthèse dans le temps...

*mae (déc. 2016)*

**Nicolas Millot, professeur d'allemand au lycée Jacques Monod de Clamart : « J'ai beaucoup apprécié le fait d'être dans une promotion à taille humaine et l'esprit de solidarité qui animait cette équipe. »**

Nicolas Millot, 24 ans, a entendu parler de Paris 3 lors de son voyage ERASMUS à Leipzig en 2013 et choisit d'y faire son Master d'Etudes germaniques (option recherche). Ensuite, il part faire son agrégation externe d'allemand à Paris IV.

Son passage dans le département d'Etudes germaniques de la Sorbonne Nouvelle est ponctué de bons souvenirs, notamment de la qualité des cours dispensés. Il retient surtout ses cours avec Jürgen Ritte, et en particulier ceux qui traitaient de la mythologie allemande ou de l'importance du football dans la culture allemande. En clin d'œil, il lui a offert un exemplaire du livre « Fussball in der DDR » acheté lors d'un voyage à Dresde en guise de remerciement. Nicolas a beaucoup apprécié le fait d'être dans une promotion à taille humaine et l'esprit de solidarité qui anime cette équipe.

Son voyage à Verdun avec l'Association Pierre Bertaux, accompagné des alumni, des professeurs et des étudiants était pour lui la concrétisation d'un projet, un projet humain et intellectuel. Sa soutenance de mémoire, dirigé par Andréa Lauterwein, lui a aussi laissé un agréable souvenir. Ses études à Paris 3 lui ont permis d'élargir ses connaissances sur le monde germanophone contemporain (et lui ont apporté une ouverture d'esprit nouvelle) grâce aux thématiques contemporaines sur lesquelles sont axés les cours. Aujourd'hui, il partage ses acquis avec les élèves du lycée Jacques Monod à Clamart où il est professeur d'allemand.

*ale (déc. 2016)*



**Andrea**

**Szatmary, enseignante d'allemand en région pari-sienne: « j'ai vraiment apprécié les professeurs ».**

Je suis arrivée en France en septembre 2011. Avant, je vivais à Berlin et j'organisais des expositions. Comme je savais qu'en France je ne pourrai pas continuer, il a fallu que je change de direction. Je me suis vite rendu compte du fait qu'il faut avoir un diplôme français pour travailler en France et je voulais faire quelque chose avec les langues. J'ai donc directement intégré la troisième année en Études franco-allemandes à la Sorbonne Nouvelle.



Franchement, les études en France ne sont pas faites pour moi. J'avais déjà fait des études en Allemagne et en Argentine, pays dont le système scolaire et universitaire me convenait beaucoup mieux. En revanche j'ai énormément apprécié Mme Lauterwein et M. Farges. au point de les inviter à l'une de mes [expositions à Paris!](#) Je suis actuellement professeure d'allemand, ce que j'étais déjà avant, à Berlin, mais je voulais passer le concours du CAPES afin d'être mieux payée. J'y ai finalement renoncé, mon français étant peut-être trop « rustique ».

Aujourd'hui j'enseigne l'allemand dans une école privée en région parisienne. Je suis également artiste peintre et j'ai même un site web (<http://www.andreaszatmary.com/>). J'ai fait de nombreuses expositions en Allemagne, en Argentine, en France et en Slovaquie. Si vous allez sur mon site web, vous pourrez voir le parcours de mes études et les expositions passées.

nig (déc.

2016)



**Eliza Girod**, étudiante en Master dans le domaine « Kulturelle Grundlagen Europas » à l'Université de Constance et à l'Université de Californie, Berkeley: « La Licence Frankreichstudien m'a beaucoup plu grâce à sa diversité. J'aime bien me concentrer sur un thème spécifique en Master, en l'explorant à partir de disciplines différentes ».

En Seconde j'ai participé à un échange à Lyon pour une année, ce que j'aimais vraiment bien! Je savais déjà que je voulais faire des études en relation avec la langue et la culture française. Je m'intéresse à la politique depuis bien longtemps, il était donc important pour moi qu'elle trouve aussi sa place dans mon choix d'études. La Licence

*Frankreichstudien* de la FU, liée à un séjour à la Sorbonne Nouvelle, m'a plu, car j'aimais le mélange de lettres, de politique et de droit. De cette manière je n'étais pas obligée de me fixer sur un domaine précis après le bac - mes intérêts étaient trop vastes. La diversité de cette licence m'a attirée! »

Les *Frankreichstudien* m'ont beaucoup plu, surtout le droit public allemand et la politique internationale, par contre j'aurais souhaité avoir la possibilité à Berlin, d'étudier la politique et le droit en relation avec la France. Au 5ème et au 6ème semestre, j'ai poursuivi mes études à la Sorbonne Nouvelle à Paris et mes rêves se sont alors réalisés! Ce qui m'a surtout intéressée, c'était le rapport des relations franco-allemandes à des matières comme la politique ou l'histoire. Et c'était bien pour moi de voir comment l'université fonctionne en France!



Une anecdote marrante c'est qu'une fois la pluie a traversé le plafond de la bibliothèque et a endommagé l'étagère de "l'Histoire allemande". Ça a provoqué beaucoup de conversations amusantes dans le département d'études germaniques ! Madame Cecile Leblanc (du département LEA) m'a beaucoup impressionnée. Elle donnait des cours de littérature et de musique du 19ème siècle et en plus elle a organisé une excursion à l'Opéra de Paris. Mme Leblanc m'a beaucoup appris, une professeure super! M. Ritte s'est très bien occupé de nos études et il nous a toujours aidé en cas de problème.

Après ma licence, j'ai d'abord travaillé quelques mois pour le Wissenschaftskolleg zu Berlin et au Forum Transregionale Studien. Cela m'a donné le temps de réfléchir à ce que je voudrais faire en Master. Maintenant, j'étudie à l'Université de Constance. J'ai décidé de faire un Master intitulé "Kulturelle Grundlagen Europas", car je voulais m'ouvrir à d'autres matières. Ici, j'ai la possibilité de choisir mes cours assez librement. Ainsi, j'ai pu développer mon intérêt pour la politique et les lettres. De plus, le semestre obligatoire dans un autre pays était très attractif et m'a emmenée en Californie...

fos (décembre 2016)

**Pauline Morel**, étudiante en Master (Etudes franco-allemandes, communication et coopération transfrontalière) à Metz et Sarrebruck: « Ce qui m'a vraiment plu dans mes études à la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, c'est d'avoir pu suivre un cursus aussi pluridisciplinaire. »

« J'étais en lycée à Lille, en classe européenne. Après je ne savais pas trop vers quoi me diriger mais je savais que j'aimais bien l'allemand, donc j'ai cherché des cursus en rapport avec l'allemand. Ce qui m'intéressait était que cela reste un peu ouvert, je ne voulais pas faire que de la grammaire, de la langue... Cela ne m'intéressait pas spécialement de devenir prof. Donc j'ai trouvé ce fameux cursus franco-allemand à la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, que j'ai choisi puisqu'il restait assez large et ouvert. Je suis arrivée en 2012 et je m'y suis bien plu, donc j'ai continué en L2 et L3.



Ce que j'ai vraiment apprécié dans mes études à Paris 3, c'était la pluri-disciplinarité et la mineure d'études européennes (qui s'appelle maintenant mineure d'études internationales). J'ai adoré les cours sur la construction européenne, les cours d'histoire et de relations internationales qu'on nous avait proposé dans la mineure. D'ailleurs, en L2 et en L3 notre majeure devenait encore plus pertinente, puisqu'on nous a proposé des cours de relations franco-allemandes.

Je suis arrivée la première année où le campus n'était plus à Asnières, donc on nous en a beaucoup parlé. C'était comme un fantôme du passé: Asnières c'était super, ah, Asnières, nos locaux... C'était drôle, on nous a tellement parlé d'Asnières que nous avons l'impression d'y avoir été!

Après ma Licence que j'ai eue en 2015, j'ai fait un an d'assistantat de français en Allemagne. J'étais affectée dans la ville de Friedrichshafen, au bord du lac de Constance. J'y suis allée surtout pour améliorer mon allemand. Je trouvais que c'était ce qui me manquait un peu à Paris 3, car je n'avais pas choisi de cours d'expression orale. Et après cette année en tant qu'assistante, j'étais prête pour commencer un Master, alors je fais aujourd'hui ce Master d'études franco-allemandes : communication et coopération transfrontalière. C'est un cursus trinational entre les universités de Metz et Sarrebruck en association avec le Luxembourg. Pour l'instant, je trouve cela très intéressant.

Je pense que ce que j'ai appris à Paris 3 m'a vraiment aidé. Déjà mon cursus de Paris 3 m'a aidé à être prise dans ce Master très sélectif. Je trouve que tout ce que j'ai vu en licence m'a apporté une ouverture d'esprit et des connaissances qui me sont utiles maintenant dans mon master.

*Inge Orlowski (déc.2016)*

**Fiona Duclocher (née Lintingre), étudiante en Master FLE à Grenoble : « J'ai toujours aimé cette langue, plutôt par passion que dans une perspective professionnelle. »**

Après mon bac, je me suis inscrite à la Sorbonne Paris IV pour faire des études de Lettres Modernes, mais je me suis aperçue que cela ne me correspondait pas. Je me suis donc réorientée vers des études d'allemand. J'ai toujours aimé cette langue et j'avais envie

d'approfondir mes connaissances ; c'était plus par passion que dans une perspective professionnelle. J'ai tout d'abord étudié LLCE Allemand à la Sorbonne-Nouvelle. Après la licence, je me suis réorientée vers LEA anglais-allemand, option Affaires et Commerce. J'ai fait la licence puis la maîtrise. Pour finir, j'ai fait un DESS Langues et technologie, option allemand à l'université du Littoral Côte d'Opale que j'ai obtenu en 2002. Cette dernière année m'a énormément plu, surtout le travail sur le mémoire.

Au cours de mes études d'allemand j'étais avec un petit groupe fort sympathique. Je n'étais pas une excellente élève, car je ne séjournais pas assez en Allemagne, donc je me sentais un peu à part dans ces études. Je me souviens de professeurs formidables pour certains, d'autres moins ; je ne suis pas nostalgique de cette période de ma vie, car je n'étais pas très impliquée dans la vie universitaire. Un souvenir marquant de cette époque est l'hiver 1995 lorsque nous avons perdu 2 mois de cours avec les grandes grèves de 1995 contre le plan Juppé.

Après ma maîtrise j'ai travaillé un an en tant que secrétaire bilingue dans un cabinet d'audit. J'ai repris mes études de DESS en 2001 et j'ai fait des stages de traduction technique. En mars 2003 j'ai trouvé un poste d'assistante commerciale bilingue allemand dans le bureau parisien d'une grande entreprise allemande spécialisée dans les emballages, Edelmann GmbH. J'ai quitté l'entreprise après quatre ans. J'ai alors trouvé un poste d'assistante broker review chez Exane SA, filiale de BNP Paribas. Je travaillais au sein de l'équipe "Account Management". Au bout de six mois mon mari s'est vu proposer un poste à Milan en Italie. Comme Exane était aussi présent à Milan on m'a proposé de conserver mon poste et de travailler à distance pour Paris. En 2011 j'ai dû quitter mon emploi à Milan. Nous avons vécu deux ans au Congo puis deux ans au Royaume-Uni et depuis un an nous sommes de retour à Milan. Mon mari est amené à se déplacer fréquemment et il est difficile pour moi de me stabiliser sur un poste désormais.

Depuis que j'ai arrêté de travailler je donne parfois des cours particuliers de français, mais avoir une formation dans le domaine de l'enseignement me permettrait de chercher un poste dans les écoles à Milan ou ailleurs et de retrouver une activité professionnelle car cela commence à me manquer. J'ai profité de mes deux ans au Royaume-Uni pour faire une formation en ligne pour enseigner l'anglais langue étrangère et je viens d'être acceptée en Master 1 FLE à Grenoble (formation à distance en partenariat avec le Cned). Je suis donc redevenue étudiante pour le moment!

*Juliette Legait (déc. 2016)*

## **ASNIERES : le quid**

### **D'Asnières à Censier**

### **"Asnières" vu par Gilbert Krebs, Hansgerd Schulte, Valérie Robert, Mitzi et nos alumni**

"Le souvenir le plus marquant reste le déménagement.  
C'était comme vider une maison de campagne où des générations ont vécu. "

*Valérie Robert*

## **Asnières vu par Gilbert Krebs**



**« Asnières, c'était l'assemblage de trois éléments conjoints : un lieu, une équipe et une idée. »**

« Si on me dit "Asnières", je me souviens d'un bâtiment inachevé. Il fallait essuyer les plâtres, comme on dit. C'était la création d'un cocon. Les universités parisiennes étaient en ébullition à l'époque, mais il subsistait un micro-climat à Asnières. En un mot, Asnières était un îlot loin du trouble universitaire suite aux révoltes de 1968. Notre Institut se consacrait à l'enseignement et à la recherche sans se préoccuper du tumulte extérieur.

On a beaucoup œuvré pour Asnières soit fleuri et gai : c'était un beau lieu de vie. Il n'y avait aucun problème de cohabitation. Chaque enseignant avait son propre bureau, on avait de l'espace pour ce genre d'aménagement. Les étudiants ne venaient pas juste assister aux cours, ils restaient pour la journée, car les lieux étaient appropriés pour travailler.

L'Institut bénéficiait d'une équipe soudée, avec une conception commune de l'enseignement, c'est-à-dire enseigner avant tout une civilisation. Tout le monde s'estimait, malgré les divergences d'opinion. Notre équipe se composait d'enseignants de Paris III, mais il s'agissait à Asnières de fonder autre chose que ce qui existait à Censier. Les cours reposaient sur un respect mutuel entre professeurs et étudiants. Les étudiants de première année étaient de la matière brute, ils ne savaient pas encore pourquoi ils avaient choisi d'étudier l'allemand. Il fallait trouver ce qu'ils aimaient particulièrement pour mieux les orienter.

Pierre Bertaux était un provocateur : il avait l'habitude de dire « on n'a pas besoin de manuel d'allemand, il suffit de lire le journal tous les jours » ou « quand on parle de Schiller, on ne parle plus de Friedrich, mais de Karl » (homme politique social-démocrate allemand, n.d.l.r). Et il avait raison, car c'est avec la provocation qu'on fait avancer les choses. Il voulait rencontrer des Allemands, aller à leur rencontre, et c'est dans cette optique qu'il a créé le programme d'échange entre étudiants allemands et français. C'était au moment où la Kultur rejoignait la Civilisation, où l'enseignement se devait de transmettre une culture. L'idée d'un renouveau dans les études germaniques régnait : le modèle d'enseignement exclusivement littéraire n'était plus de mise. Asnières fut une expérience fructueuse pour la germanistique française, puisque la civilisation allemande contemporaine, au sens où elle est aujourd'hui le moteur d'une société, figure au programme du CAPES et de l'agrégation. J'ai remarqué que l'esprit de solidarité entre les étudiants avait subsisté à Censier.

Aujourd'hui, je regrette que ce lieu et son mode de vie idyllique soient détruits. »

Propos recueillis par *cla* en novembre 2015.

## Retour sur Asnières avec M. Hansgerd Schulte Hansgerd Schulte im Gespräch über Asnières



Président du DAAD (1972-1987)

En conversation avec Alfred Grosser

**La nuit est tombée sur la place de la Bastille, il bruine. M. Hansgerd Schulte et sa femme, Eva Carstanjen nous reçoivent dans leur appartement. Une fois installés, nous nous engageons dans une conversation à bâtons rompus, riche en anecdotes.**

Professeur d'université, Hansgerd Schulte a d'abord officié comme directeur du DAAD (Deutscher Akademischer Austauschdienst) à Paris avant de succéder à la tête de l'Institut d'Allemand d'Asnières à M. Gilbert Krebs (lui-même successeur de Pierre Bertaux, fondateur de l'Institut en 1969).

### **Les premiers temps de l'Institut d'Allemand d'Asnières**

« Lors de ses repérages, Pierre Bertaux avait remarqué un bâtiment vacant dont la principale caractéristique était de se trouver en face d'une fleuriste, ce que Bertaux a interprété comme étant de bon augure. En effet, lors d'un voyage officiel à Munich, il avait reçu l'autorisation de créer un institut d'études germaniques du ministre de l'éducation de l'époque en personne, Edgar Faure. L'idée de Bertaux était de créer un institut de civilisation allemande. Au milieu des échauffourées de 1968 se sont développées les études franco-allemandes, une alliance avec le DAAD pour imposer un voyage obligatoire en Allemagne pour les étudiants en études franco-allemandes, mais surtout elles ont vu une véritable querelle des Anciens et des Modernes chez les germanistes. Pour les germanistes

classiques, il était hors de question de confier la formation des étudiants à des Allemands. L'Institut se démarquait par la variété des horizons de nos professeurs. Ainsi, la création d'une permanence psychologique a conduit à la création d'une filière de psychologie en parallèle des Études germaniques. De plus, nous garantissons une tolérance politique complète en interdisant toute inférence à l'Institut. A la fin des années soixante, en parallèle du rapprochement avec la RDA, l'Institut a obtenu l'autorisation d'accueillir un lecteur est-allemand en permanence, notamment aidé par un corps professoral sympathisant. Totalement inédit à l'époque ! »

### **Les défis d'un mandat**

« Un seul conflit d'ordre politique a perturbé mon mandat : un de mes collègues-enseignants avait fait de la propagande en cours, allant à l'encontre de notre impératif de neutralité politique. A part quelques problèmes isolés de sectarisme chez certains communistes, les années que j'ai passées à l'Institut ont été relativement calmes. Pourtant, à la fin de mon mandat de directeur, l'apparition d'étudiantes en burqa vient troubler la vie de l'Institut. Dans les années quatre-vingt, notre bâtiment accueillait également la section arabe de l'INALCO. A mes fonctions de directeur de l'Institut s'ajoutait aussi celle d'administrateur du bâtiment d'Asnières. La question de la burqa en milieu universitaire a donné lieu à des discussions houleuses avec les responsables de la section arabe. »

### **Mes débuts en France**

« Dès ma présidence au DAAD, j'ai fait face à des tentatives d'obstruction. En effet, certaines personnes trouvaient inimaginable qu'un Allemand dirige cette institution en France. Qu'à cela ne tienne, je suis devenu le premier président-enseignant en France et qui plus est, représentant des universités allemandes en France. Le même schéma s'est répété lors de ma nomination à la tête de l'Institut. Il était alors impossible pour un étranger de diriger une université française, car le poste de directeur d'université est celui d'un haut fonctionnaire, dont les pouvoirs incluent, notamment, celui de faire appel à la police, le cas échéant. De plus, ce poste implique de déléguer l'autorité française. »

### **Une certaine idée des Études germaniques**

« La création de l'Institut d'Asnières intervient avec le développement de l'engagement européen et des relations entre la France et l'Allemagne. L'Institut se voulait comme un laboratoire de ces relations au niveau de l'enseignement. Parmi les « expérimentations » lancées par notre Institut, on compte les équivalences de diplôme (n.d.r. : la déclaration de Bologne établissant un système d'équivalence entre les diplômes européens de l'enseignement supérieur ne date que de 1999) ou un séjour obligatoire en Allemagne pour les étudiants, ainsi que l'introduction de professeurs étrangers à des postes permanents d'enseignants, et non plus comme simples intervenants, ce qui faisait également partie des vœux d'Edgar Faure. Asnières avait dans l'idée de participer à la création d'une Europe universitaire. »

### **Des Études germaniques encore en construction**

« Ce qui m'inquiète, c'est la diminution du nombre d'étudiants intéressés par l'allemand, comparé à des langues plus exotiques. Il serait pourtant intéressant d'introduire de la germanistique dans d'autres domaines ou disciplines, comme par exemple, l'économie ou la politique. Ainsi, notre discipline serait consubstantielle à d'autres domaines, et non plus une discipline en marge des autres filières. Il faudrait surtout que cette idée ne se développe pas que dans des départements d'études germaniques, mais dans d'autres institutions de l'enseignement supérieur. Il faudrait aussi repenser les concours de recrutement, comme l'agreg par exemple. On peut aussi déplorer que l'allemand ne soit pas une langue

obligatoire. »

**Der Abend hat sich über die Place de la Bastille gelegt sowie ein leichter Nieselregen. Monsieur Schulte und seine Frau, Eva Carstanjen, empfangen uns in ihrer Wohnung. Sobald wir sitzen, entspinnt sich ein Gespräch reich an Anekdoten.**

Der Universitätsprofessor Hansgerd Schulte war zunächst Direktor des DAAD (Deutscher Akademischer Austauschdienst) in Paris, bevor er M. Krebs an der Spitze des Instituts von Asnières ablöste (Gilbert Krebs wiederum war der Nachfolger Pierre Bertaux', welcher das Institut 1969 gründete).

### **Die ersten Tage des Instituts**

« Während seiner Nachforschungen fällt der Blick Pierre Bertaux' auf ein leerstehendes Gebäude, das sich in erster Linie durch seine Lage - gegenüber eines Blumenladens - auszeichnet. Darin sieht Bertaux ein gutes Omen. Und in der Tat gestattet ihm Edgar Faure, der damalige Bildungsminister höchstpersönlich, ein Institut für Germanistik zu schaffen. Für Bertaux soll dieses Institut nun ein Studium der deutschen Kultur als Ganzes ermöglichen. So wurden inmitten der 1968er Unruhen die deutsch-französischen Studien geboren, in Allianz mit dem DAAD. Zum einen, um für jeden Studenten des neuen Studiengangs einen obligatorischen Aufenthalt in Deutschland einzurichten. Darüber hinaus gab es unter den Germanisten heftige Spannungen zwischen den Alten und den Modernen. Für die klassischen Germanisten stand es völlig außer Frage, die Ausbildung ihrer Studenten deutschen Lehrkräften anzuvertrauen.

Unser Institut jedoch zeichnete sich durch die Vielschichtigkeit seiner Professoren aus. So hat zum Beispiel die Einrichtung einer psychologischen Betreuung zu der Einrichtung der Psychologie als eigene Teildisziplin geführt, parallel zur Germanistik. Außerdem konnten wir für eine große politische Toleranz garantieren, indem jegliche Einmischung von außen untersagt wurde. Ende der 1960er Jahre, zeitgleich mit der Annäherung zwischen BRD und DDR, erhielten wir auch die Zusage, einen ostdeutschen Lektor in den Lehrkörper aufnehmen zu dürfen, der ihm zudem politisch durchaus zugeneigt war. Ein absolutes Novum zu jener Zeit! »

### **Herausforderungen einer Amtszeit**

« Ein einziger Konflikt politischer Natur hat sich während meiner Amtszeit ereignet: einer meiner Kollegen hatte in den Kursen Propaganda betrieben, entgegen unseres Grundsatzes politischer Neutralität. Abgesehen von einigen Problemen mit Kommunisten, die sich absonderten, gestalteten sich meine Jahre am Institut relativ ruhig. Doch am Ende meiner Amtszeit als Direktor brachte die Anwesenheit von Studentinnen in Burka einige Turbulenzen für das Institutsleben mit sich. In den achtziger Jahren beherbergte unser Gebäude ebenfalls die arabische Abteilung der INALCO und zu meinen Aufgaben als Direktor kam noch die Aufgabe, das Gebäude von Asnières zu verwalten. Die Frage der Burka im Rahmen der Universität gab Anlass zu vielen lebhaften Auseinandersetzungen) mit den Verantwortlichen des arabischen Fachbereichs. »

### **Meine Anfänge in Frankreich**

« Seit meiner Präsidentschaft beim DAAD hatte ich mit zahlreichen Widrigkeiten und Widerständen zu tun. Einige Personen fanden es unvorstellbar, dass ein Deutscher diese Institution in Frankreich leiten sollte. Nichtsdestotrotz bin ich erster unterrichtender Institutsleiter in Frankreich geworden - und darüber hinaus Repräsentant der deutschen Universitäten hierzulande. Diese ablehnenden Reaktionen waren in der gleichen Form zu beobachten, als ich an die Spitze des Instituts berufen wurde. Es war bis dahin unmöglich für einen Ausländer, eine französische Universität zu leiten, da der Posten dem eines hohen

Beamten entspricht - mit dementsprechend weitreichenden Befugnissen. Der Posten bedeutet also eine ganz entscheidende Delegation von Autorität.

### **Eine bestimmte Vorstellung von der Germanistik**

« Die Gründung des Instituts von Asnières verläuft Parallel zum Prozess der europäischen Integration und der Entwicklung der Beziehungen zwischen Frankreich und Deutschland. Das Institut verstand sich als eine Art Laboratorium dieser Beziehungen, auf der Ebene der Erziehung und Bildung. Zu den « Experimenten » des Instituts zählt die Anerkennung von Abschlüssen (die Bologna-Reform mit dem System einer europaweit vereinfachten Anerkennung höherer Abschlüsse findet erst 1999 statt). Weitere Neuerungen sind der obligatorische Aufenthalt in Deutschland für die Studierenden, sowie die Berufung ausländischer Dozenten auf dauerhafte Lehrstellen, so wie es auch Edgar Faure gewünscht hatte. Asnières wollte an der Schaffung einer europäischen Universität mitwirken. »

### **Eine Germanistik im Aufbau**

« Was mich beunruhigt ist die schwindende Zahl von Studenten, die sich für die deutsche Sprache interessieren, insbesondere im Vergleich mit exotischeren Sprachen. Es wäre interessant, germanistische Elemente in andere Fachbereiche zu integrieren, zum Beispiel in die Wirtschaft oder die Politik. Somit wäre unsere Disziplin ein wesentlicher Bestandteil anderer Bereiche und keine Randerscheinung mehr. Dafür müsste sich diese Idee natürlich auch von anderen Institutionen des Hochschulwesens aufgegriffen werden und auch die Bewerbungsprozedere sollten neu überdacht werden, zum Beispiel die agrégation. Und zu guter Letzt trägt natürlich auch die Tatsache, dass Deutsch keine obligatorische Fremdsprache ist, verstärkend zu dieser Entwicklung bei. »

Propos recueillis par *lfg* et *mlö* en novembre 2015.

## **De quoi "Asnières" est-il le nom ?**

*Censier sur les traces d'Asnières  
Asnières, un joyeux mélange?  
\_D'Asnières à Censier  
Dictionnaire amoureux d'Asnières*

Voici la question que nous, étudiants d'une nouvelle génération, nous posons, trois ans seulement après le déménagement du département d'Etudes germaniques d'Asnières vers la maison mère, le campus de Censier dans le cinquième arrondissement de Paris.

Après déjà six éditions de la revue *asnières-a-censier.fr*, il semblait urgent de revenir sur l'ensemble des images et conceptions qui se rattachent au mot "asnières": l'Institut d'allemand d'Asnières (IAA), désormais historique, est aujourd'hui un site dangereux, fermé au public.

Escortés par les téméraires Patrick Larney et Gérald Stieg, nous avons pris le risque de braver tous les dangers et de pousser la porte, au nez des vigiles féroces de l'EPAURIF. [Voir ici](#) les images de notre grand reportage exclusif dans le 92230.

Or que devient "asnières" après Asnières? Le site universitaire d'Asnières est désormais une coquille vide en attente de destruction, condamné à devenir un lieu de mémoire immatériel. Les souvenirs continuent de nourrir un état d'esprit particulier, conscient d'avoir innové en pratiquant une germanistique interdisciplinaire. Faut-il aujourd'hui pleurer l'âge d'or, s'inscrire modestement dans cette tradition ou gaiement tourner la page? Les portraits et les témoignages recueillis montrent qu'il y a diverses manières d'envisager "asnières" et son héritage.

*Igi et ala*

## **Censier sur les traces d'Asnières**

"Voilà la première image que j'ai eue du Centre Universitaire d'Asnières. Muré, abandonné, gris et morne, butin de la première interview que j'ai faite avec Valérie Robert, ancienne étudiante d'Asnières, se retrouvant directrice du département au moment du déménagement à Censier. Ce fut la première d'une longue série..."

Un peu plus tard, notre rédaction est véritablement partie en expédition à Asnières : Censier s'est lancé sur ses traces ! "

*Jud*



Crédit photos : Christophe Bonnet

"Mais voici le récit de notre voyage inattendu, le 9 novembre 2015 : souvenirs, anecdotes, rayon de soleil, thé et pâtisseries orientales au café du coin...un dépaysement assuré ! Comme un voyage dans le temps, nous avons retracé le chemin que professeurs et étudiants empruntaient, accompagnés de Mme Lauterwein, M. Gerald Stieg et M. Patrick Larney, nos guides pour une journée à Asnières et dans leurs souvenirs..."

[https://www.youtube.com/watch?time\\_continue=4&v=gFf3Fxl8MK4](https://www.youtube.com/watch?time_continue=4&v=gFf3Fxl8MK4)



Sur la route d'Asnières... en traversant Gennevilliers...



...mais où est passée la cité rouge?

Hier, aujourd'hui : Asnières et ses métamorphoses...



Asnières...incarnation de l'esprit de Pierre Bertaux...



...incarnation d'une famille qui vivait dans une "Little Germany" verdoyante et boisée...



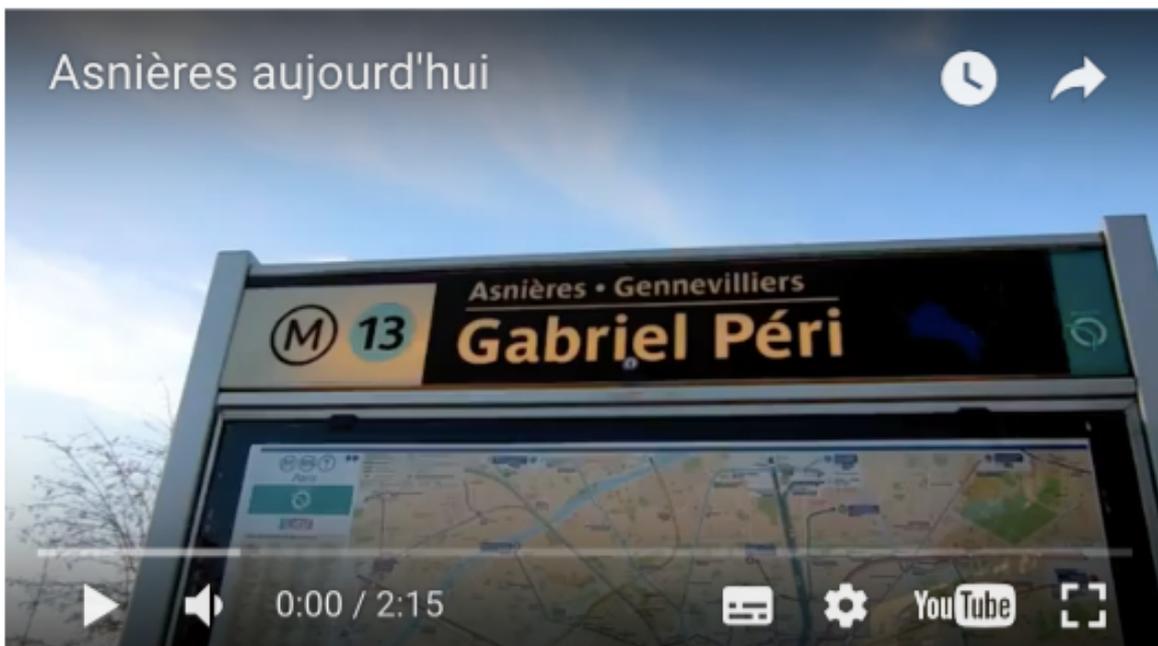
...solidarité et nostalgie.

<https://www.youtube.com/watch?v=1IDUmKYwJXU>



Micro-trottoir recomposé, nos commentaires et réactions

<https://www.youtube.com/watch?v=tp1HCzhossY>



## Asnières, un joyeux mélange

"Notre tradition c'est l'innovation."  
*Kerstin Hausbei*

"C'était un modèle, une vie en autarcie, mais sur place, nous travaillions déjà au mythe d'Asnières; les professeurs qui étaient arrivés dès la fondation de l'Institut d'Allemand nous en avaient parlé et ils étaient là pour créer quelque chose de spécial, de nouveau. D'ailleurs, le mythe d'Asnières consistait aussi à rester accrochés à l'idée que chez nous c'était super, là-bas, au bout du monde. "

*Valérie Robert*

<https://www.youtube.com/watch?v=1M6rVUZTJhA>  
<https://www.youtube.com/watch?v=eDca3arK8c4>  
<https://www.youtube.com/watch?v=yEPYa2G3B0o>





## Dictionnaire amoureux d'Asnières

**Ce dictionnaire est une actualisation du glossaire *Asnières... de A à Z* dans la brochure intitulée *Institut d'Allemand d'Asnières*, parue en 1990 à l'occasion de l'inauguration de l'amphithéâtre Pierre Bertaux sur le site de l'IAA. Notre glossaire réunit les définitions diverses données au concept "Asnières" par les enseignants et les étudiants, anciens et nouveaux. Il sera complété à l'occasion d'un deuxième volet consacré à Asnières. N'hésitez pas à nous envoyer vos suggestions via notre [livre d'or](#) ou par mail ([asso.pierre.bertaux@gmail.com](mailto:asso.pierre.bertaux@gmail.com))!**

### A

#### *Agrégation*

Depuis le début, l'Institut assurait la préparation aux Concours de recrutement de l'enseignement secondaire (agrégation et CAPES) avec des succès constants. Le travail se faisait au sein de petits groupes, ce qui permettait une préparation intensive et personnalisée.

#### *AIDA*

Association Internationale des Diplômés d'Asnières. Fondée en 1982 pour permettre aux anciens étudiants de maintenir le contact avec l'Institut et leurs camarades anciens et nouveaux. L'association se dissout au moment du déménagement. AIDA organisait des réunions et publiait à intervalles irréguliers un journal, *La Trompette*.

#### *Asnières-sur-Seine*

ch.-1 de c. Des Hauts-de-Seine, sur la Seine ; 71.220 h. (Asniérois) ; à 9 km de Paris (Notre-Dame) ; alt. 32m.

#### *Association Pierre Bertaux*

L'Association Pierre Bertaux a été fondée le 27 Mars 2013. Elle développe un réseau de solidarité entre étudiants et alumni du département d'Études germaniques de la Sorbonne Nouvelle par le biais de différents événements tels que l'Asniériade, les apéros pro, le Bouchon, les voyages d'étude. Par le biais de son fichier d'adresses et de son réseau linkedin, l'Association Pierre Bertaux publie des offres d'emploi et de stage et diffuse une revue biannuelle réalisée par les étudiants, *asnières-a-censier.fr*.

Les étudiants impliqués dans le projet ont choisi Pierre Bertaux comme figure tutélaire. Ce choix a été motivé par sa biographie franco-allemande haute en couleurs et pour les choix pédagogiques qu'il a pratiqués au sein du département d'Études germaniques

#### *Asnières-à-Censier*

La revue de l'Association Pierre Bertaux, *Asnières-à-Censier*, est rédigée par les étudiants germanistes de L3 et M1. Elle paraît chaque semestre et traite de sujet divers, toujours en rapport avec l'Allemagne.

#### *Asniériades*

Depuis 2015, les Asniériades se déroulent chaque année en septembre. C'est un moment de retrouvailles entre les membres anciens et nouveaux de l'Association Pierre Bertaux, pendant lequel ils disputent des matchs de football endiablés.

### B

#### *Bertaux, Pierre*

Fondateur de l'Institut d'Allemand d'Asnières et inventeur de l'enseignement moderne de l'allemand, il est un personnage important pour les études germaniques en France. Il a accompli un travail exceptionnel, non seulement sur le plan universitaire (docteur en lettres en 1936, professeur à l'université de Lille à partir de 1958 et à la Sorbonne à partir de 1964, fondateur de l'Institut d'Allemand d'Asnières en 1968) mais aussi sur le plan politique (Commissaire de la République 1944-46, Préfet du Rhône 1947-48, directeur général de la Sûreté nationale 1949-1951).

Certains disent que sa thèse sur Hölderlin, publiée en 1936, serait une révolution dans la recherche. Révolution pour les chercheurs progressistes des années soixante ou révolution ratée ? Novateur incompris ou révolutionnaire engagé ?

Une chose est sûre: dans son rôle de fondateur de l'Institut d'Allemand d'Asnières, c'est une véritable tempête. (*uls et jud*)

#### *Bertaux, Felix*

Père de Pierre Bertaux, qui lui a insufflé son engouement pour l'allemand. Pierre Bertaux qui dira de lui : « Mon père, Félix Bertaux, maigre et osseux, le nez en bec d'aigle, les yeux brillants, le teint brun, les cheveux noirs, avait un type ibérique pur »

#### *Bertaux, Daniel*

Daniel Bertaux, né le 17 février 1939 est le fils du germaniste Pierre Bertaux. Il est sociologue, directeur de recherche au CNRS

#### *Bouchon*

La remise du bouchon symbolise le passage de relais entre l'ancienne et la nouvelle équipe de rédaction de la revue *asnières-à-censier.fr*. Initialement, le relais était un stylo. Malheureusement, le jour du passage de relais, le stylo avait disparu. Seul restait le bouchon de cidre, qui devint alors le symbole du changement de rédaction.

#### *Burn out*

Malgré l'éloignement du site, les étudiants appréciaient le cadre de l'IAA. Les enseignants ont beaucoup œuvré pour faire d'Asnières un lieu agréable et fleuri. Ils prêtaient attention aux besoins des élèves. Pour remédier aux problèmes de transport, les cours étaient bloqués sur quelques jours, ne commençaient pas avant 10h et finissait à 16h30.

## C

#### *Civilisation contemporaine*

Une des spécificités de l'Institut d'Allemand est la place qu'il faisait, à tous les niveaux, à l'étude de la civilisation contemporaine des pays de langue allemande : leurs systèmes politiques, leurs problèmes sociaux, économiques et culturels sont étudiés dans leur contexte spécifique ou de manière comparative.

## D

#### *Débouchés*

Un des soucis principaux de l'IAA (Institut d'Allemand d'Asnières), comme du département d'Études Germaniques, est de diversifier les débouchés qui s'offrent aux germanistes, de ne plus les former exclusivement en vue des carrières de l'enseignement. Certes, la préparation à ces carrières et aux concours qui y mènent tient une place importante dans nos enseignements, mais à côté de cela nos étudiants peuvent également trouver leur voie dans

tous les domaines, de plus en plus nombreux, de la coopération franco-allemande, dans le secteur tertiaire ou dans l'interprétation et la traduction. Cela vaut aussi bien pour la filière traditionnelle de la licence et du Master d'allemand que pour les Études franco-allemandes et les doubles parcours (tels que Allemand-Histoire etc)

#### *Diplômes*

##### *Licences à Censier :*

- Licence d'allemand
- Licence d'allemand avec mineure Anglais
- Licence d'allemand avec mineure Français langue étrangère
- Licence d'allemand avec mineure Communication
- Double licence Allemand/Histoire avec l'Université Paris Diderot
- Licence Études franco-allemandes avec mineure Études interculturelles ou Études internationales
- Double diplôme Licence/Bachelor Études interculturelles franco-allemandes avec la Freie Universität Berlin

##### *Masters :*

- Master M1 et M2 MEEF et Capes d'Allemand (Métiers de l'Enseignement, de l'Éducation et de la Formation)
- Master 2 Recherche Etudes Germaniques : Allemand-Histoire
- Master 2 Recherche Etudes Germaniques et interculturelles : sociétés, arts, médias
- Master 2 Professionnel Journalisme franco-allemand

Préparation à l'Agrégation externe et à l'Agrégation interne d'allemand

## E

#### *Enseignants*

L'équipe initiale de l'Institut comportait une dizaine d'enseignants. Aujourd'hui, le département d'Études Germaniques comporte vingt-trois enseignants titulaires et chargés de cours. Aussi bien parmi les enseignants en poste que parmi les chargés de cours, on constate une forte proportion de collègues allemands et autrichiens.

## H

#### *Histoire*

L'histoire qui éclaire le présent a toujours tenu une grande place dans l'enseignement et la recherche à l'Institut d'Allemand. Un enseignement d'histoire de la société allemande ou autrichienne fait obligatoirement partie de la licence d'Allemand. Ces cours portent sur l'histoire sociale et économique, les relations franco-allemandes, l'histoire de l'art, etc. De nombreux mémoires de Licence et de Master, ou de thèses sont consacrés à des sujets historiques. Depuis quelques années, le département d'Etudes Germaniques propose le double cursus Allemand – Histoire.

## M

#### *Métro*

Deux lignes desservait l'IAA.

La ligne de métro n°13 (Châtillon – Gabriel Péri / Asnières) arrête terminus Gabriel Péri et la ligne C du RER (Argenteuil/Montigny-Beauchamps – St Martin

d'Etampes/Dourdan) arrêt Grésillons.

Les deux stations sont à moins de 10 minutes à pied du Centre Universitaire.

La ligne d'autobus n°177 (Asnières-La Courneuve) passe devant les deux stations et comporte un arrêt à 10 mètres de la Fac (Cité Jardins)

Quant au Centre Universitaire Censier, il est desservi par la ligne de métro n°7, arrêt Censier- Daubenton. Il se situe à 10 minutes à pied de la gare d'Austerlitz, desservi par les lignes de métro n°10 et de RER C.

Les bus n°47 (Censier-Daubenton), n°67 (Buffon-La Mosquée), n°91 (St-Marcel Jeanne D'Arc), n° 27 (Monge – Claude Bernard), n° 83 (Les Gobelins), se situent également à proximité du Centre Universitaire.

## P

### *P.I.A Publications de l'Institut d'Allemand*

Outre les cours photocopiés et des documents de travail pour les Travaux Dirigés, l'IAA publiait une série d'ouvrages, fruits des activités de recherche collective des enseignants- chercheurs.

N° 1 (1977) *Médiations ou le métier de germaniste. À Pierre Bertaux pour ses 70e ans*

N° 7 (1989) *Sept décennies de relations franco-allemandes 1918-1988. À Joseph Rovani*

N° 10 (1989) *Karl Kraus et son temps*

N° 13 (1991) *L'Allemagne. De la division à l'unité*

N° 16 (1992) *Identités nationales et conscience européenne*

N° 18 (1994) *Weimar ou de la démocratie en Allemagne*

N° 20 (1994) *Tendenzen der deutschen Gegenwartssprache*

N° 23 (1997) *État et société sous le IIIe Reich*

N° 26 (1999) *Theodor Fontane. Un promeneur dans le siècle*

N° 27 (2000) *Mémoires interrompus (Pierre Bertaux)*

N° 33 (2003) *Babel en éducation. Linguistique allemande et didactique des langues*

N° 34 (2003) *Intellectuels et polémiques dans l'espace germanophone*

N° 35 (2004) *Rilke, la pensée des yeux*

N° 36 (2004) *Si loin, si proche... Une langue européenne à découvrir : le néerlandais*

N° 38 (2006) *À la croisée des langages*

N° 39 (2006) *La RDA au passé présent*

N° 41 (2007) *Topographie du souvenir. Le livre des passages de W. Benjamin*

N° 42 (2008) *Les jeunes dans les relations transnationales. L'OFAJ 1963-2008*

N° 43 (2015) *Les avatars du juvénilisme allemand*

Pour l'ensemble de la collection, consultez le [catalogue en ligne des Presses Sorbonne Nouvelle](#).

### *Ping-Pong*

Institution qui était le théâtre des échanges les plus intenses et animés entre enseignants et étudiants sur le site d'Asnières.

## Q

### *Quint (Charles)*

Empereur d'Allemagne à qui l'on attribue cette phrase souvent citée par Pierre Bertaux, qui servait de devise à l'IAA: « Quot linguas quis callet, tot homines valet ». Autrement dit, dans la traduction de Schopenhauer: « So viele Sprachen einer kann, so viele Male ist er ein Mensch. »

R

*Restaurant universitaire*

S'il existait un Michelin des Restau'U, celui du Centre Universitaire d'Asnières (Gérant: M. DIARRA) aurait mérité trois étoiles.

X Y Z

Lettres servant à désigner des inconnu(e)s. N'ont pas cours à Asnières où personne n'est condamné à l'anonymat.

*Cla*, Janvier 2016

**Next!**  
**Dans le numéro 10 de la revue...**  
**Voyage à Munich**

La prochaine équipe de rédaction, étudiants en Master 1 études germaniques, se rendra en voyage d'étude à Munich. Le numéro 10 rendra compte de ce voyage: "Nous sommes treize étudiants qui partent à Munich dans le cadre du cours GYTECH de Madame Traumann-Waller du 24 au 28 janvier 2017, que nous avons organisé en totalité nous-mêmes. Nous avons une thématique qui va dicter notre séjour: le monument et la monumentalisation, c'est-à-dire comment un monument devient mémorial, quelle est son histoire etc. Nous ferons un workshop avec des étudiants de la Ludwig Maximilian Universität de Munich sur ce thème, et tous les étudiants présenteront un exposé sur un thème propre à Munich." Merci à Romain Bougourd (étudiant Master 1 en études germaniques) pour les informations à ce sujet.

*jog et ale*